

Pascal Kaeser

Hussardises

(Bibracte, 2019)

Pascal Kaeser, Genève
pascal.kaeser@edu.ge.ch

TABLE DES MATIÈRES

Première partie : À rebrousse-poil

Lettre
Une leçon de gouvernement
Sauve qui peut
Tableau noir
Fantaisie
Le Champion
Péremption
Transfiguration
In nomine
Vague de licenciements
Et le Verbe engendra la terreur
Les anges ne font pas que passer...
Féline insolence

Deuxième partie : Miniatures burlesques

La corde
Les entrailles de l'art
Témoignage d'un concierge
Lettre à Tantale
Fatigue
Neige
Consultation
À la barre
L'extase
Léon
L'art devenu chair
Trop tard
Coups de points
La question
Avec avec

Troisième partie : Minutes mutines

« Suprême déshonneur... »
« Disons la vérité... »
« Ne la méprisez pas... »
« Un texte se fabrique... »
« Le respect gna-gna-gna... »
« J'exerce avec talent... »
« À l'époque du jerk... »
« Nos discours sont farcis... »
« Gérer, bon sang, gérer... »
« Oui, le mal a du bon... »
« Arthur, vous m'étonnez... »
« Les philosophes grecs... »
« N'est-il pas évident... »
« Descendre dans la rue... »
« Vous m'énervez, bon sang... »
« À quel âge prend fin... »
« Que répètent les gens... »
« C'est une grande erreur... »

Quatrième partie : Petites plaisanteries

« À l'hôtel de la Paix... »
« Au Lobby Bar... »
« Au théâtre ce soir... »
« Hélas, ma dame fume... »
« Madame, osez... »
« C'est un Noir qui fout la pétoche... »
« En moi vivent un fort et un faible... »

Cinquième partie : Avec désinvolture

« Cher Monsieur Mallarmé... »
« Le puissant nombre douze... »
« Majeur à dix-huit ans... »
« Avec la faim, le sexe et la gloire... »
« Trop malpolis... »
« J'aime les flics... »
« Bienheureux le jeune garçon... »
« Résignez-vous... »
« J'ai souffert mille morts... »

Sixième partie : La sérénité comme horizon ?

« Dis-moi, douce Agatha... »

« Voici mes vœux... »

« Je veux te regarder, Méduse... »

« Quels destins l'être de goût... »

« À quoi bon s'engager... »

« Ne plus lire la presse... »

« Émérites penseurs de France... »

« Qui décide en moi... »

« Avec ce foutu mot de bonheur... »

1^{re} partie : À rebrousse-poil

1.1 Lettre

Mon cher garçon,

aujourd'hui, vous fêtez vos 18 ans. Je vous félicite d'être ce que vous êtes.

Vous êtes d'une intelligence aiguë, donc sceptique. L'intelligence consiste à voir les choses comme elles sont. Quoi de plus rare ? Méfiez-vous des imbéciles, surtout des plus nuisibles d'entre eux : les intellos. Comme vous ne serez ni la dupe de leurs illusions ni le complice de leurs escroqueries, ils ne vous feront pas de cadeaux. Leur travail et leur religion, c'est de gonfler des baudruches. Votre intelligence est une épingle qui peut les faire éclater. Par crainte, les imbéciles universitaires vous détesteront, ils ne reculeront devant aucune infamie pour vous discréditer.

Vous avez de la noblesse. Dans le monde professionnel, c'est un handicap lourd. Vous ne pourrez vous abaisser à plaire, à flatter, à colporter des ragots, à commettre ces mille petites vilénies dont se fabriquent une morale ceux qui veulent gravir les échelons. Vos collègues vous tiendront rigueur de ne pas jouer le jeu. Quand l'intérêt drogue la foule, l'honnête homme est vu comme un sale type.

Vous êtes généreux. Sans vous forcer. Tant de bonnes choses poussent dans votre âme. Comment ne pas en offrir à qui vos sentiments vont ? Les promoteurs de la pitié vous traiteront d'égoïste, parce que vous donnez à des gens que vous aimez, tandis qu'eux se dépensent pour des inconnus qui souffrent. Vous ne vous laisserez pas impressionner. Ce qu'on donne par compassion, vous le jugez pauvre. Mieux vaut emmener sa femme à Vienne que de glisser cinq francs dans la main d'un pouilleux.

Vous avez le courage de vous déclarer patriote à l'ancienne, attaché à des valeurs immémoriales, fidèle à des traditions féodales. Si vous devenez célèbre, les professionnels de l'indignation ne vous louperont pas. Ils vous enverront quelques amabilités de circonstance : va-t-en-guerre, facho, raciste, phallocrate, homophobe, nécrophile. Les ripostes de votre bel esprit rendront les chiens de garde fous de rage.

Partout, votre splendeur sera mise à mal par les mesquins. Ils tirent leur pouvoir du nombre. Quoi de plus ignoble ? Vous ne souffrirez que modérément de leurs morsures. Vous n'êtes pas homme à vous plaindre, à vous lamenter sur votre sort. Vous ne vous poserez jamais en victime. Vous n'êtes pas de ceux qui s'abritent derrière les droits. Le malheur durable est une folie que vous méprisez. Vous lui opposerez la force et l'action. Une âme saine se nourrit de joie, s'émerveille devant les beautés que prodiguent la nature et l'art. Votre esprit conquérant, amoureux de l'excellence, votre goût de créer, votre bonne humeur balayeront les torts causés par l'armée des nuisibles. Votre plus haute affaire est de vous gouverner vous-même. Nul ne saura mieux que vous se tenir à distance de tout ce qui agite le vulgaire. Vous parviendrez à vous accommoder des contraintes sociales, à en jouer, à les mettre au service de votre volonté. Les cadeaux, ce n'est pas des autres que vous les attendrez, c'est de vous-même.

Joyeux anniversaire, mon garçon !

1.2 Une leçon de gouvernement

– Votre Majesté, c’est avec horreur que la France a reçu hier la nouvelle de l’exécution de Monsieur Lévy. La justice de votre pays a fait guillotiner cet homme, coupable d’avoir offensé votre Altesse. La guillotine ! Pour si peu !

– Les Français m’amusent. Ils ont inventé la guillotine, ils vénèrent une Révolution qui en fit un usage intensif et voilà qu’ils poussent de hauts cris parce qu’une tête est tombée en Kerjavie.

– N’est-il pas inhumain de condamner un homme à la mort pour une offense ?

– Rien de ce qui est humain n’est inhumain. La peine de mort pour offense au roi existe en Kerjavie depuis plusieurs siècles. Tant qu’une loi n’a pas été abolie, il est de notre devoir de l’appliquer. Monsieur Lévy connaissait cette loi. Il a pris le risque de m’insulter en sachant quelle sanction l’attendait. Il faut croire que cet homme ne tenait pas à la vie.

– Mais, votre Altesse, ne serait-il pas plus sage d’abolir cette loi d’un autre âge ?

– Je crois au contraire qu’il est sage de s’appuyer sur des lois stables. Dès l’enfance, on m’a éduqué pour servir mon pays. De toutes mes forces, je m’attache à bien gouverner. Il m’arrive de commettre des erreurs. Les Kerjaves ont le droit de me critiquer, ils n’ont pas celui de m’insulter. Regardez ce qu’il se passe en France, où n’importe qui peut impunément insulter le président et des ministres. Le peuple n’a plus aucun respect pour ses dirigeants. Ceux-ci n’ont plus aucun respect pour eux-mêmes, pour la fonction qu’ils exercent. La politique est devenue bouffonnerie. Résultat : la France est gouvernée de très vile manière. La raison me souffle que ce n’est pas à la Kerjavie d’imiter la France, mais à la France d’imiter la Kerjavie.

– La France tient en très haute estime la liberté d’expression.

– La Kerjavie aussi. L’insulte ne relève pas de la liberté d’expression.

– Il y a de nombreux prisonniers politiques en Kerjavie.

– C’est exact. Il importe de préciser que ce ne sont pas leurs opinions qui les ont amenés devant les tribunaux, mais leurs actes. Ils ont comploté pour tenter de me renverser. Envers les ennemis de l’état, il n’y a qu’une seule attitude possible : la répression.

– La France soutient les hommes qui luttent pour instaurer la démocratie, quand bien même usent-ils de violence. La monarchie kerjave est un régime archaïque. Vous pourriez abdiquer, tendre la main à vos ennemis, participer avec eux à l’instauration d’une démocratie moderne.

– Pardonnez-moi, mais quand j’observe les mœurs des Français, je me dis que ce serait folie d’engager mon peuple dans la voie de la démocratie. Comme tous les pays, la Kerjavie est confrontée à des problèmes. Comme partout, il y a des mécontents. Mais, dans l’ensemble, les Kerjaves peuvent se targuer de qualités qu’on ne rencontre quasiment plus sur le sol français. Les Kerjaves ont de la tenue, de la hauteur. Le sens des responsabilités leur confère une droiture exemplaire. Le respect

des traditions les rend nobles. Ces hommes valeureux me poussent à viser le règne de l'excellence. Dans votre France démocrate, moderne, ouverte, multiculturelle, vous êtes surtout forts pour vous plaindre et vous goinfrer de divertissements médiocres. C'est au nom d'une conception dérisoire de l'existence que vous condamnez le régime kerjave ! Mes sujets sont plus libres sous la monarchie que les citoyens français sous la république. Les Kerjavés s'honorent de mettre leur liberté au service de l'embellissement de leur âme. Les Français ne sont que des enfants mal éduqués. Que font-ils de leur liberté ? Ils en profitent pour se baigner dans les égouts.

- Ce jugement dédaigneux ne va pas vous attirer la sympathie des Français.
- Je ne me soucie aucunement de plaire aux lecteurs de votre journal.
- Votre Majesté, reconnaissez que la France est un pays de haute culture !
- La Kerjavie aussi. À notre époque, la littérature kerjave est de bien meilleure qualité que la littérature française. J'ajoute que la supériorité kerjave est manifeste en mathématiques, en philosophie, en musique, en art.
- Comment expliquez-vous cette prétendue supériorité ?
- Dans un pays bien gouverné, où les cervelles ne sont pas intoxiquées par l'égalité, le poids du nombre, la loi du plus faible, le droit au bonheur et autres niaiseries, des gens bien élevés font des merveilles.

1.3 Sauve qui peut

Pour me sauver de la solitude, la mère Michel, un quintal et demi, dont quatre-vingts kilos de graisse, créature à la chatte qui pourrait gober la colonne Vendôme, maquerele attitrée du parti démocrate-chrétien, veut me faire épouser un beau petit cul d'Estonie. Pas de chance ! Le seul produit d'Estonie que je consomme, c'est le filet de perche !

La plus noble mission terrestre que s'est trouvée ma cousine Alexandra consiste à me sauver de l'ennui. Cette cochonne intégrale organise des tournois de bilboquet. Il en faut plus pour m'exciter.

Mon pote Albert n'a qu'une idée : me sauver de l'erreur. C'est un fanatique de la raison. Sa logique est impeccable, mais il part d'hypothèses fort douteuses.

Mathieu Pernod s'acharne à me sauver de l'égoïsme. Charitablement, je le mets en garde : « Celui qui fait l'éloge de l'altruisme devient mon ennemi. »

Au curé désireux de sauver mon âme, je réponds que je l'ai fourguée à un mendiant venu de l'est. Elle était si noire qu'elle a sans doute empoisonné ce déchet de l'Europe.

Je me demande par quel miracle ma directrice, une guêpe hystérique, n'a pas encore perdu tout espoir de me sauver de mes préjugés. Elle brûle de m'injecter les siens.

Trois générations d'écologistes ont verdi le sang de Flore, la maraîchère qui s'obstine à me sauver des conservateurs que le progrès synthétise. Son bavardage m'exaspère. Tant de conneries à la mode polluent son esprit vain dans un corps sain.

Le diable emporte ces vertueux qui veulent me sauver ! Devant leur sollicitude, je n'ai qu'une envie : me sauver, me tirer loin de ce foutu pays de sauveurs. Alors je fonce dans la plus proche agence de voyages et je déclare à la gonzesse qui m'accueille, une rousse aux nibards racoleurs : « Écoutez, ma belle, je vous ferais volontiers un moutard, mais, en ce moment, l'espèce humaine me débecte. Soyez gentille, dégotez-moi une île déserte ! »

La souris me balance : « Dommage pour la gent féminine qu'un animal de votre splendeur souhaite fuir la civilisation ! Une île déserte, je peux vous trouver ça, mais il vous faudra déboursier un max ! »

Je monte à bord du « Calisson », le navire d'une expédition scientifique. Une vingtaine d'allumés qui s'en vont au bout du monde pour se rincer l'œil dans les abysses. Cinq nanas potables. Je les soigne du mal de mer par imposition des mains sur le ventre. Une prière à la Sainte Verge complète le traitement.

Terre en vue ! Mon île déserte, enfin ! Sitôt débarqué, je me flanque à poil et je promène mon gland sous les arbres. Une plante carnivore me suce tendrement pour me souhaiter la bienvenue. La pauvre ! Ma semence la tue.

Je me sens joyeux. Des fruits, des poissons, du gibier : je ne manquerai de rien. Pas besoin d'un manuel de survie : je suis l'apothéose d'une excellente lignée. Que ma volonté soit fête !

Chaque matin, je confectionne un drapeau avec des toiles d'araignée, aux fils emperlés de cristaux salins. Dans les vagues, je lis l'écume des jours. Avec des coquillages et de l'encre de seiche, j'écris mes chants de l'innocence sur des feuilles de palmier. Les grains de sable me fournissent des mondes si nombreux que je peux jouer l'éternel sans perdre mon temps. La nature m'absorbe. Tandis que je cherche les équations de la houle, un vent dépose l'infini dans ma paume, histoire de perturber mes calculs. J'ai l'impression de faire l'amour avec tout ce qui m'entoure. J'explore et j'explose de joie.

Mon île réserve tant de surprises. Une longue marche m'amène à découvrir un territoire marécageux. Au bord d'un étang, je suis témoin d'un spectacle qui réjouirait le Dalaï Lama : Robinson Crusoë encule Vendredi. Je leur lance :

« Alors quoi, les pédoques, vous vous croyez à Mykonos ? »

Mon intervention fait déblander Robinson. Ce vieil Angliche me reproche :

« Vous n'êtes pas un gentleman ! »

Je prends l'accent d'Oxford pour lui rétorquer :

« Nobody is perfect ! »

On cause un peu. Je comprends vite que cet enfoiré de rosbeef est de la race des sauveurs. Il veut transformer l'île avec ses idées à la con de productiviste.

Deux nuits plus tard, je le zigouille et je le bouffe. J'invite Vendredi à partager mon repas, mais il se croit obligé de faire maigre.

Le niveau intellectuel de ce bon sauvage ne dépasse pas celui d'un fox-terrier. Ce n'est pas grave. Pour qu'il ne me casse pas les esgourdes, je lui coupe la langue.

Vendredi me fait parfois rigoler. Quand il consomme un champignon mauve, il s'agite d'une manière tellement grotesque...

Cette danse, inscrite au patrimoine immatériel de l'Unesco, lui vaut la visite, une fois par an, d'experts venant le filmer.

Les propos de ces Unescos ne me donnent pas envie de revenir en Europe. Et puis, dorénavant, j'ai une mission : veiller à la santé d'un primate dont la cuculture doit être sauvée de l'oubli.

1.4 Tableau noir

Anachronique, Monsieur Martin l'était. Professeur à l'ancienne, il portait blouse blanche, appelait ses élèves Monsieur ou Mademoiselle. Il donnait son cours au tableau noir, d'une écriture élégante qui était d'un autre âge. Sa phrase exhalait ce parfum riche de la langue classique ; courte ou longue, elle avait une clarté qui témoignait d'un bel esprit. Jamais une faute d'orthographe, jamais une faute de goût. Monsieur Martin exigeait de ses élèves qu'ils copiasent à la plume la science que le Maître inscrivait à la craie. Il croyait aux vertus de la copie. L'écriture laisse des traces dans la mémoire.

Réfractaire aux pédagogies nouvelles, trop libre pour se laisser embrigader dans une commission, trop noble pour s'affilier au syndicat des enseignants, refusant avec un sourire poli de signer toute pétition qu'on lui tendait, jamais gréviste, rarement malade, Monsieur Martin, cet homme droit, n'était guère apprécié de ses collègues et de ses supérieurs. Il ne jouait pas le jeu. Attaché à des valeurs traditionnelles, il ne pouvait que déplaire à sa directrice, qui s'extasiait devant tous les lieux communs du socialisme à tête de linotte.

L'école genevoise n'est pas un monde où respire l'intelligence. Quand des experts lancent une idée qu'approuve la majorité des professeurs, il y a gros à parier que la bêtise en sortira triomphale. Il fut donc décidé, après vaste consultation, de jeter les tableaux noirs à la poubelle et de les remplacer par du matériel informatique. Puisque l'homo sapiens sapiens du 21^e siècle est devenu incapable de fixer son attention sur autre chose qu'un écran, éduquons-le avec des écrans, rien que des écrans !

Lorsque Monsieur Martin constata que le tableau noir avait disparu de la salle où il enseignait, il alla trouver la directrice. Il plaida sa cause avec dignité, réclamant le privilège de pouvoir conserver un tableau noir durant les trois dernières années de sa carrière. La directrice refusa. Motif : une école égalitaire ne doit accorder aucun privilège. Tout le monde est logé à la même enseigne. Monsieur Martin prit congé de la très démocratique directrice en lui faisant un baise-main.

Le premier avril, en salle 119, on trouva Monsieur Martin pendu au plafond, le cou serré par un câble d'ordinateur. Nul collègue ne pleura ce vieux réactionnaire obtus qui ne comprenait pas le sens du progrès. Depuis longtemps déjà, le but de l'école n'était plus de cultiver l'effort, de guider la jeunesse sur les sentiers montagneux qui mènent à des sommets plus ou moins accessibles du savoir et de la beauté. L'école moderne avait d'autres priorités. Il fallait avant tout développer des compétences transversales, enseigner la citoyenneté en créant des instances participatives et surtout poser les jalons d'un vivre-ensemble harmonieux dans une société plurielle, dans un monde ultra connecté. Ainsi parlaient les prophètes du progrès.

1.5 Fantaisie

La foi n'est pas mon fort. Le fond de la foi, c'est la faiblesse. Le fidèle se fiance à des fantômes, se fâche avec la physique. La philosophie est fragile face à la fiction facile. À force de se farcir le front de fadaïses, de fables fumeuses qu'ont façonnées des faussaires, le fêlé finit en fauve féroce. Qui fornique avec la Faucheuse féconde la faute. La fatalité de la fosse funèbre est le ferment d'un feuilleton fétide où la féerie se frotte au fumier. Le fer et le fiel du fantassin de la foi me font flipper. Je fuis le fou qui se félicite de foutre au feu le fric et les froufrous. Je feule. Favorable aux fêtes du phallus et de la foufoune, à la foire où foisonnent fricassées, fruits et fromages, je fustige le fossoyeur de la fringale, le furieux qui se flatte de foudroyer les farceurs. La foi du fervent funeste frappe la foule. Le fanatique au fusil fiévreux flanque la frousse aux Français. Vous frémissez ? Faut-il fermer les frontières ?

Foin de ce fléau, de ce fardeau fécal ! Moi, le firmament me fascine ; le frivole et le futile me fortifient ; la farandole me fertilise. Au festival des phrases fantastiques, je forge ma félicité. La finesse est mon fief. Les fenêtres me fournissent la fraîcheur. Avec les fleurs de la forêt, je flirte. En phase avec les foulques, je frétille. J'ai faim de figues, de fraises, de framboises. Ma fantaisie est une fontaine de friandises. De Fribourg à Philadelphie, je folâtre en funambule.

Que le Fourchu me fasse frire !

1.6 Le Champion

Depuis deux ans, la France était aux anges ! Un Français, Louis Martin, devenait le plus grand joueur de tennis de tous les temps. C'était hallucinant : il gagnait tous les trophées, il semblait imbattable. On n'avait jamais vu pareil champion. À chaque finale d'un tournoi du grand chelem, la France entière était plantée devant un écran ; la France entière explosait de joie quand Louis Martin, comme toujours, envoyait une balle de match victorieuse.

Un mystère entourait ce jeune homme. On le disait intelligent. Il avait brillamment réussi un master en philosophie. Il n'était pas bavard avec les journalistes, mais le charme qui se dégageait de lui suffisait à le rendre sympathique. Poli, souriant, calme, il ne parlait pas de lui, n'exprimait rien de ses états d'âme.

Une chose intriguait tout le monde : alors qu'il gagnait des millions, Louis Martin vivait comme une personne de revenu modeste. Il logeait dans un petit appartement, au milieu de chats et de livres.

Un journaliste finit par lui poser une question inévitable :

– Mais que faites-vous donc de tout cet argent que vous gagnez ?

Il répondit sans sourciller :

– Je le donne.

– Pouvons-nous savoir à qui ?

– À des éditeurs d'extrême droite.

– C'est une plaisanterie ?

– Pas du tout. Je suis fasciste et je souhaite offrir mes gains à des gens qui œuvrent pour célébrer une vision puissante et belle de la vie.

Cette déclaration stupéfia la planète et mortifia la France. Celui qu'on vénérât devint cible de haine. Les chouchous des médias se mobilisèrent pour que les matchs de Louis Martin ne soient plus diffusés à la TV. Certains tennismen refusèrent dorénavant de jouer contre lui. De nombreuses personnalités demandèrent à grands cris que Louis Martin fut exclu de la fédération de tennis ; mais, comme il n'avait rien fait d'illégal, une telle mesure n'était pas possible.

Cette polémique n'affecta pas Louis Martin. Toujours poli, souriant, il continua sa carrière de champion, alignant victoire sur victoire. Il eut la chance d'échapper à quinze tentatives de meurtre.

Dans le camp du bien, l'intérêt pour le tennis baissa, baissa. Par contre, ce terrible sport conquit un nouveau public, non moins passionné que l'ancien.

Lorsque Louis Martin, après avoir remporté dix fois de suite le grand chelem, annonça qu'il se retirait de la compétition, quel soulagement ce fut pour beaucoup ! À cette occasion, il déclara : « Le sport, qui épouse une morale de la guerre et du dépassement, qui fait vibrer les foules, qui unit un peuple dans la fierté nationale, participe à l'esprit fasciste. »

1.7 Péremption

Longtemps la bêtise a nourri l'humanité. Dans le monde évolué, cette denrée est périmée. Grâce à l'école obligatoire, à la presse, à la télévision, à l'internet, on carbure à l'intelligence.

La bêtise faisait aimer le trône et l'autel. Depuis que nous sommes devenus intelligents, nous savons que la démocratie laïque est le seul régime convenable.

Nos ancêtres étaient si bêtes qu'ils avaient des superstitions ridicules. Par exemple, ils croyaient que l'homme et la femme présentent certaines différences qui ne se limitent pas aux organes sexuels. L'intelligence des *gender-studies* a permis de balayer ce préjugé.

La bêtise a rempli des bibliothèques. D'Homère à Montherlant, tous les livres sont bêtes à pleurer. C'est avec les nouveaux romanciers, les nouveaux philosophes, les penseurs post-modernes que l'intelligence s'est enfin mise au service de l'écriture.

Le sens de l'honneur, l'esprit chevaleresque, la beauté du geste furent les idéaux les plus bêtes que le monde ait connus. Maintenant, nous avons tous compris que c'est l'intérêt qui gouverne les hommes.

L'intelligence rayonne et c'est une excellente chose. Des électeurs intelligents qui ont à choisir parmi des candidats intelligents, cela ne peut donner que des pays bien gouvernés.

L'intelligence rend heureux parce qu'elle rend médiocre. Nous serons enfin civilisés quand tout le monde vivra grosso modo de la même façon, consommera les mêmes biens, exprimera les mêmes grands principes. L'intelligence veut le confort et la paix, donc une certaine uniformité qui s'avère leur plus fiable garant.

Le progressisme a fait cramer la bêtise sur les territoires éclairés. Il finira par étendre à la planète entière son œuvre de purification éthique. Même les nazillons, les insoumis, les sauvages, les fous de dieu se convertiront de gré ou de force à l'intelligence. Et dans un monde sans bêtise, on se fera sacrement chier...

1.8 Transfiguration

La situation empirait de jour en jour. Le virage s'était opéré le 15 avril. D'inhabituels sourires s'étaient dessinés sur un visage que le dédain chronique rendait plutôt disgracieux. Ce n'était que le premier symptôme d'un mal redoutable. Lui dont le cynisme était proverbial, les ronchonneries permanentes, se mit à voir les choses du bon côté. Son verbe délaissa la vacherie pour la gentillesse. L'homme que tout agaçait devenait un champion de l'insouciance. « Rien n'est grave », disait-il. La souffrance ne pouvait plus l'atteindre, parce qu'il avait évacué les poisons qui encombraient tant d'esprits. L'amour de la beauté le portait à la générosité. Une générosité simple, solaire, qui sortait de lui comme une évidence. Il ne se forçait pas, il n'obéissait à aucune loi morale. Son âme avait grimpé sur de tels sommets qu'elle ne pouvait désormais répandre qu'une seule chose : la splendeur. Avec une simplicité qui tenait du miracle. Il incarnait le bonheur et la bonté. Bref, aux yeux de tous, il était devenu insupportable !

1.9 In nomine

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, sachez reconnaître le diable. Beau, jeune, intelligent, c'est l'être le plus délicieux qui soit. Il s'intéresse à vous mieux que personne ; nul ne saurait vous comprendre aussi bien que lui. Son arme est la séduction. C'est en vous séduisant qu'il prend possession de votre âme.

Le Paradis est une de ses plus anciennes inventions. Cette ruse qui a si bien fonctionné marche encore... Oui, mais, en matière de séduction, le diable a progressé. Il est l'éminence grise du siècle des lumières, l'instigateur de la révolution française, le nègre des droits de l'homme. « Liberté, égalité, fraternité » : ce piège est de lui. Jouer avec les mots qui attirent, qui rassemblent, voilà son art. Comme les mouches sur les rubans du papier attrape-mouches, les âmes viennent en foule se coller à des mots enrobés de glu.

Le diable eut un coup de génie : il inventa la démocratie libérale, un régime qui met la séduction au premier plan. Dans le cirque électoral, les candidats se laissent séduire par le désir de séduire, les électeurs par le désir d'être séduits. Tous perdent leur âme. Les médias sont les plus puissants alliés du diable. Plaire à n'importe quel prix. Descendre au plus bas niveau. Le diable rigole.

Grâce à quelques idées alléchantes, véhiculées par des intellectuels de renom, il a préparé le terrain d'une destruction massive des âmes. Le rêve humanitaire tourne à son avantage : l'Occidental moyen cède son âme en échange de mille drogues dont la société moderne est généreuse. L'homme festif, indifférencié, creux, se shoote avec tout ce qu'il peut. Comment résister aux innombrables tentations qui habillent le monde actuel ? Consommer consume l'âme. Le spectacle transforme en spectre. On a divinisé l'agréable et l'utile. Qui en récolte les fruits ? Le diable ! Le plus grand bien-être possible pour le plus grand nombre : c'est avec ce genre de niaiseries que l'humanité est en marche vers la damnation. C'est avec les enfants-rois qu'on fait les meilleurs damnés !

Au nom du Progrès, le diable tire les ficelles. Il prône l'émancipation pour détruire le sens de l'effort, de la durée, de l'attachement. Il œuvre à l'école en pervers polymorphe. À travers un corps enseignant acquis à sa cause, il insuffle aux gamins les principes et les idées qui les déposséderont de la plupart des germes susceptibles de les orienter vers la beauté.

Au nom du Père, j'honore la force créative qui n'est pas à vendre ! Au nom du Fils, j'honore la force d'un amour qui défie la petitesse ! Au nom du Saint-Esprit, j'honore la force d'une pensée aux racines millénaires.

1.10 Vague de licenciements

On peut s'arranger... Ça dépend. Avec des gens normaux, moitié honnêtes moitié fripouilles, on peut toujours s'arranger. Mais avec la secte des progressistes qui gouvernent la France, pas moyen ! Les purs ne transigent pas avec les principes moraux. Ils marchent droit. Ils ne rigolent pas. La politique est une chose sérieuse. Les hommes et les femmes du président doivent être exemplaires.

Le ministre de l'éradication nationale a dû démissionner, parce qu'il avait épousé une Française de souche. Si encore il l'avait trompée avec une migrante, on ne l'aurait pas déboulonné, mais cet imbécile tenait à la fidélité, cette valeur anti-moderne.

Le ministre de la défonce a été limogé suite à la révélation de son hétérosexualité. Circonstance aggravante : il ne s'adonnait même pas à des pratiques convenables, comme le sado-masochisme ou la partouze.

On a lourdé la ministre du jugement dernier. Cette gourde n'avait pas fait un accueil favorable à la pétition qui demandait la condamnation posthume de Jean Dutourd à l'indignité nationale.

Le ministre des territoires d'outre-merde a eu la maladresse de remettre un prix littéraire à Jean Raspail plutôt qu'à Mohamed Cohen Gautama. En plus, ce cancre a déclaré qu'il y a des cultures plus raffinées que d'autres. Viré !

Le ministre de la sécheresse et de l'enfermement supérieur, coupable d'avoir participé au banquet annuel des amis de Jacques Perret, s'est fait promptement dégommer.

Quelle mouche a piqué le ministre de la grève solidaire ? Insinuer que les fonctionnaires pourraient envisager de travailler entre deux grèves était une gaffe monumentale. À la trappe !

Quant à la ministre de la couture, elle a offensé toutes les femmes de France en acceptant d'être invitée à une pièce de Sacha Guitry. Ce n'est pas en applaudissant un auteur misogyne qu'on œuvre en faveur de la parité. Retourne à tes casseroles, femme non libérée !

Le ministre de la chaude-pisse a commis un dérapage nauséabond. Sous l'effet de l'alcool, ce monstre a prétendu que « l'interruption volontaire de grossesse » et « l'infanticide prénatal » sont deux expressions non neutres qui désignent un même acte. Illico remercié, ce malotru a dû suivre un séminaire de rééducation auprès de la police du langage.

Les ministres sont tombés à tour de rôle, comme les dix personnes de taille réduite et de couleur, dans un roman célèbre dont il vaut mieux taire le titre. On ne les a pas remplacés. Si bien qu'au moment où je vous parle il ne reste plus qu'un seul ministre en exercice. Il doit se charger de tout. C'est le ministre du vide intérieur.

1.11 Et le Verbe engendra la terreur

- Qu'est-ce qu'un terroriste intellectuel ?
- Euh... tu ne veux pas changer de sujet ?
- Non. C'est un djihadiste de la religion du progrès, un collabo de la démocratie libérale, un milicien qui s'appuie sur les droits de l'homme pour anéantir les contradictions de l'âme. Sa mission est de combattre le Malin, qui s'exprime à travers les fachos. Dès qu'un facho présumé sort le bout de sa langue, le terroriste intellectuel s'empresse de le frapper d'anathème : « Pourriture, tes propos sont nauséabonds, ton discours sue la haine. » Enquête de voisinage, procès d'intention, reductio ad Hitlerum, liste noire et boulets rouges : l'arsenal du terroriste intellectuel est impressionnant. Approuvé par la conscience universelle, il bousille les rares journalistes qui se rendent coupables d'inviter l'Adversaire à la radio, à la télé, ou de recueillir ses blasphèmes dans les colonnes d'un baveux. Bien que les médias de la république servent avec fidélité la messe progressiste, il arrive que des malades s'écartent des rites sacrés. Le terroriste intellectuel réagit violemment à toute complaisance envers les paroles suspectes.
- Je préférerais qu'on parle d'autre chose...
- Non ! Le facho potentiel du vingt-et-unième siècle est facile à reconnaître. Il rechigne au suffrage universel, ne signe pas de pétitions, ne se prosterne pas devant les puissances de l'or et de l'opinion, n'applaudit pas les militants LGBT, voit d'un mauvais œil les migrations massives, botte les fesses de la parité, crame les versets laïques, torpille les paquebots du vivre-ensemble.
- Ça, c'est tout ton portrait !
- En France, le terrorisme intellectuel a connu sa première grosse vague après la deuxième guerre mondiale, sous l'impulsion des cocos philosophes. L'agité du bocal avait décrété : tout existant qui ne bande pas à gauche est un salaud. La seconde grosse vague est née dans les années quatre-vingts et s'est amplifiée avec les lois anti-racistes.
- Je te signale qu'on n'est pas tout seuls dans ce bistrot... Les murs ont des oreilles.
- L'Amicale des Joyeux Réactionnaires propose trois mesures pour lutter contre ce terrorisme, dont les cibles, souvent, respirent dans les forêts magiques. La création d'un observatoire du terrorisme intellectuel permettrait d'analyser l'ampleur du phénomène et de prévenir certains attentats. Les écrivains susceptibles de déclencher des pulsions meurtrières ne sont pas si nombreux. Surveiller les indignations qu'ils provoquent n'est pas une entreprise démesurée. Une loi pourrait sévèrement punir toute apologie du terrorisme intellectuel. En cas de menace grave, un plan vigipirate s'imposerait. L'accès aux médias serait contrôlé, les cerveaux des visiteurs soumis au détecteur de bombes verbales.
- Stop à la déconne, mon vieux ! Change de sujet, nom d'une pipe ! Nos voisins t'entendent... Ils nous regardent avec un drôle d'air...

– Le terrorisme intellectuel, avatar belliqueux de la philosophie du divertissement, a tout pour plaire. Le vaincre est impossible. Il va falloir nous apprendre à faire avec. Soyons optimistes ! Il restera jusqu'à la fin des temps une poignée d'hommes libres qui ne céderont pas à la peur et qui garderont vivantes les vertus de nos ancêtres. Le fascisme, probablement, ne passera pas. Mais les chevaliers de la fable en queue d'aronde transmettront les rêves mémorables : l'odyssée du paganisme, le trône et l'autel, la renaissance de l'art, le dandysme, la poésie en péril d'excellence, les opéras wagnériens, les danses nietzschéennes, le théâtre de Montherlant, l'aristocratie de cœur et d'esprit.

– Tu veux nous faire lyncher ou quoi ?

– La hideuse lumière du néon éclaire le terroriste intellectuel. Cet illuminé s'efforce d'éteindre l'anti-lumière. Il n'a pas assez de souffle pour cela.

– Et toi, garde ton souffle pour répondre aux poulets ! Le taulier vient d'appeler la rousse.

1.12 Les Anges ne font pas que passer : ils s'installent

Depuis quelques années, les anges venus sur Terre perdent leurs ailes. Cela pose un problème à nos autorités : impossible de renvoyer chez elles ces créatures. Et comme les anges ne savent faire que le bien, impossible de leur trouver une place dans le monde professionnel.

Le directeur d'une multinationale alimentaire propose de les tondre. Les clients des restaurants gastronomiques sont de plus en plus nombreux à réclamer d'authentiques cheveux d'ange.

Les esprits éclairés se mobilisent pour protester contre la stigmatisation que subissent les anges. On ne doit pas tolérer, disent-ils, que les anges soient discriminés en raison de leur sexe indéterminé.

Naguère une plume d'élite écrivait : « On ne naît pas ange, on le devient. » En s'appuyant sur la congrégation du genre, acquise à cette thèse et dévolue à prouver que, sur les plans affectifs et cognitifs, l'ange qui a perdu ses ailes est identique à l'être humain, les autorités scolaires mènent auprès des élèves maintes campagnes de propagande en faveur de l'égalité entre les humains et les anges. De l'avis d'une forte majorité d'enseignants, la bonté de l'ange n'est que le résultat d'un conditionnement. Notre société anthropocrate met tout en œuvre pour empêcher l'ange d'avoir accès aux plaisirs du sexe et de la méchanceté. Intellectuels, artistes, fonctionnaires descendent dans la rue pour exiger que les anges aient le droit de s'amuser.

L'association *S.O.S. Angélisme* engage des procès contre toutes les personnes qui tiennent des propos discriminatoires envers les anges. Un polémiste célèbre a été condamné à 20000 euros d'amende pour avoir déclaré lors d'une émission télévisée : « Chacun sait que, dans les cités, la majorité des bienfaiteurs sont des anges. » Un homme politique a eu cette formule choc : « Dire qu'un ange est orienté vers le bien, ce n'est pas une opinion, c'est un délit. » Un philosophe a réagi : « Il importe d'une part de ne pas comparer le sort de l'Ange avec celui du Juif ; d'autre part de ne pas diviniser, à travers l'Ange, la figure de l'Autre qui devrait devenir le Même au nom d'une idéologie de l'indistinction. » Naturellement, il s'est fait traiter de néo-facho par le *Nouvel Obs* et les *Inrocks*. Les plus prestigieux écrivains français ont signé une pétition pour demander son renvoi de l'Académie.

1.13 Féline insolence

« Les démocrates n'aiment pas les chats » écrit Baudelaire. Voilà pourquoi je ne suis pas démocrate. De la devise française, le chat ne retient que le premier terme. Cet animal réactionnaire n'en fait qu'à sa tête ; il a le goût du luxe ; il cultive sa paresse ; il est joueur ; il se méfie de l'homme ; il peut subitement passer de la caresse à la morsure ; il ne se départit jamais de sa majesté ; il se tient à l'écart des foules ; il déteste le bruit ; il se promène en funambule. Et c'est un redoutable chasseur !

Je suis peintre. Mais attention, un vrai, pas un de ces vicelards qui transforment des montagnes de merde en montagnes de pèze ! Sur chacune de mes toiles figure un chat. Sa présence est ma seconde signature. C'est une obsession inactuelle de la beauté qui me pousse vers le plus dandy des mammifères. Même immobile, un chat danse.

Les chats de Steinlen, bien sûr, mais aussi ceux de Benjamin Rabier, d'Albert Dubout, sans oublier celui qu'André Franquin met en scène dans les planches de Gaston Lagaffe, ont dessiné ma jeunesse.

J'ai illustré « Je suis un chat », de Natsume Sôseki ; « Les sages réflexions du chat Murr », d'Hoffmann ; « Peines de cœur d'une chatte anglaise », de Balzac ; « Blues pour un chat noir », de Bison ravi.

Ma concierge, la Mère Michel, m'a prié de lui tatouer un chat. « Celui-là, m'a-t-elle dit, je ne pourrai pas le perdre. »

Parfois, j'utilise le chat pour traduire mes allergies. Le dessin d'un chat horrifié par un concert de rap m'a valu mille compliments de la part de connaisseurs qui sniffent cet art vocal aux textes qu'il faut savoir lire entre les lignes de coke. Le chat préfère la musique de Mozart ou de Rossini. Le goût de cette bête n'a pas été orienté par l'éducation progressiste.

Mon tableau d'un chat qui pleure devant un restaurant végane a nourri quelques débats sans faim parmi les amis des animaux.

En publiant dans un canard la caricature d'un matou survolté qui joue en cour d'école avec une boulette de came, sous le regard amusé d'un dealer, j'ai pu rire des réactions parues la semaine suivante à la rubrique « Venin des lecteurs ». Mon dessin était qualifié de « raciste, discriminatoire, outrepassant les limites de la liberté expression ». Pourquoi ? Parce que le dealer, je l'avais fait noir. Grands dieux ! Un dealer noir ! Il n'est pourtant pas nécessaire d'être doué d'un sens très développé de l'observation pour constater que Genève peut s'honorer d'une forte présence de dealers noirs. Si représenter une réalité peut être raciste, je crois que je vais me dénoncer auprès des autorités comme un affreux raciste qui a besoin de suivre une rééducation... Et le pire, c'est que le journal, dans sa lâcheté, a présenté ses regrets aux âmes sensibles que mon dessin avait choquées. Blessé avec la vérité : est-ce un péché capital dans la moraline cucul la praline issue de la fesse commune ? Ah ! ces

dignités qu'un rien suffit à froisser...

Mon œuvre la plus récente réunit mon chat Bébert et la jouvencelle la plus exquise de mon immeuble. Olympia doit avoir environ seize ans. Elle baise bien pour son âge. Un peintre qui n'abuserait pas de son modèle violerait la déontologie de son métier. Olympia n'a pas cédé tout de suite. Un peu de harcèlement fut nécessaire. On ne demande pas la permission d'embrasser une fille, ce serait le meilleur moyen de prendre un râteau. Les premiers baisers, j'ai eu plaisir à les lui voler. Je sentais bien que ça l'excitait... mais le rôle de la gonzesse, c'est d'abord de résister... Il n'y a que des féministes pour faire semblant de ne pas comprendre les règles de ce jeu ! Éduquée au porno, la jeune Olympia ne barre aucune voie. C'est avec un pinceau trempé dans le désir que j'honore ses formes et ses couleurs. Je la caresse sur la toile avant de jouir d'elle sur la couche.

Une idée simple : je voulais peindre Olympia nue, allongée sur un transat, avec Bébert couché en rond sur le pubis de la belle. Mais le chat n'était pas attiré par le minou d'Olympia. Que faire ? Je n'allais quand même pas appeler un psy pour chats...

« Attends ! Essayons un truc ! »

Une boucle pédestre, via la cuisine, et je m'agenouille devant la moule de mon modèle, pour frictionner sa toison avec un liquide.

– Mais qu'est-ce que tu branles ? me lance Olympia, regard accusateur.

Je souris en posant le doigt sur son clitoris.

– Je barbouille ton sexe avec du nuoc-mâm.

– Du nuoc-mâm ? Mamma mia ! Quésaco ?

– Une sauce vietnamienne à base d'anchois fermentés dans la saumure.

– Mais c'est dégueulasse !

– Voyons, bébé, ne médis pas de la cuisine asiatique !

– Et pourquoi tu sauces ma foufoune avec autre chose que ta crème blanche ?

– Parce que Bébert raffole du poisson.

Je m'en vais chercher le chat qui lisait dans ma bibliothèque la quatrième de couverture de « Les souris ont la peau tendre », que l'ami Dard m'avait dédié. Délicatement, je pose Bébert sur l'origine du monde, qu'il se met à lécher.

– Gros pervers ! me crie l'innocente.

– Mais non, c'est pour le familiariser avec ton corps. Quand il aura fini de te gamahucher, il se couchera sur ton ventre pour faire une sieste.

– Renifle de l'insecticide, tête de bois ! Ton cortex grouille de termites. La langue de ton chat sur mes parties génitales me fait l'effet du papier de verre.

– Courage, princesse ! L'art est une ascèse.

– Ascèse, mon cul !

– Ton cul est une merveille.

– Ma vulve est une merveille en feu.

– Tu ne seras pas la première sorcière vaudoise zoophile à finir brûlée.

– Vieux bouc ! Lorsque le bourreau me demandera quelle est ma dernière volonté, je

lui dirai d'allumer le bûcher avec tes couilles arrosées de napalm.

Comme s'il avait vu le diable sortir de sa cachette favorite, Bébert fuit vers la buanderie.

– Ventre-saint-gris ! L'animal abandonne ton ventre. Quel goujat !

– Quoi ? Tout ça pour rien !

– Hum ! Il se peut que le nuoc-mâm soit trop salé. Nous essaierons un autre produit...

À ces mots le corps beau ne se sent pas de rage et se jette sur moi, le flacon de sauce à la main. Je comprends très vite que son intention n'est pas de le ranger dans les entrailles du frigo...

L'achèvement de la toile était ajourné. Il ne manquait plus que l'essentiel : le chat lové sur le sexe. J'aurais pu le peindre en observant Bébert dormir ailleurs. Sauf que je suis perfectionniste. J'ai besoin de voir la bête là où je veux la voir. Je soigne trop les détails pour tolérer la tricherie.

Un homme épatant, qui ne triche jamais, est l'oncle d'Olympia : Paul. Nous sommes devenus de grands amis. Il enseigne les maths dans une école vouée à la mission d'apporter quelques rudiments de culture à des branleurs. Il m'a demandé de créer une broche en forme de chat, pour servir d'insigne aux membres d'une amicale qu'il a fondée. Je suis fier d'en être.

L'Amicale des joyeux réactionnaires se propose de mettre l'humour et la poésie au service d'un sabotage de la propagande progressiste. Le joyeux réactionnaire ne s'engage à rien : il est trop sceptique et trop léger pour cela. Il allie le goût du geste au sens de l'inutile. C'est un aristocrate qui aime les paysans ; c'est un dandy qui méprise le snobisme et la cuistrerie du monde intellectuel et artistique. Comme le con, le joyeux réactionnaire ose tout ; mais, à la différence du con, il ne se prend pas au sérieux. Il n'a peur de rien. S'il se fait traiter de facho ou de macho, ça ne le met pas en colère : ça l'amuse. La plupart du temps, le joyeux réactionnaire est un homme discret. Mais quand la propagande progressiste devient envahissante, s'en va draguer les mômes à l'école comme une cochonne perverse, alors cet homme tranquille épris de science et de beauté sent monter en lui le désir de flanquer une raclée à cette vieille salope. Histoire de rigoler un peu.

Comment rejoindre l'Amicale des joyeux réactionnaires ? Si vous êtes une femme, donc une créature naturellement réactionnaire, la seule formalité est de coucher avec le fondateur. Si vous êtes un homme, c'est plus compliqué. Une amicale, comme son nom l'indique, table sur l'amitié, lien soumis à ces hautes vertus que sont l'intolérance et la discrimination. Bref, c'est par votre excellence qu'il vous faudra prouver que vous êtes digne d'appartenir à l'élite chevaleresque de notre époque.

Puisque notre emblème est le chat, notre banquet annuel se tient dans le Cheshire et notre cri de guerre est : « Miaou ! ». Chaque fois qu'un journaliste me pose une question piteuse comme seuls peuvent en poser des esprits contaminés par la médiocrité médiatique, je réponds : « Miaou ! ». Lors de mon dernier passage à la télévision, je n'ai pas pu faire moins de vingt-trois « Miaou ! » tant le niveau de mon

interlocuteur était bas... C'était la veille du quatorze juillet. Vers la fin de l'entretien, le journaliste parisien me demande :

– Demain, allez-vous profiter de votre présence ici pour voir le défilé sur les Champs-Élysées ?

Je lui réponds aussi sec :

– Non, j'ai l'intention d'écrire aujourd'hui même au président Macron pour lui proposer de décréter le quatorze juillet « journée de deuil national en hommage au Marquis de Launay », lequel a rempli son devoir en défendant la Bastille contre les émeutiers. Ce gentilhomme, massacré par la populace, décapité au couteau, la tête promenée au bout d'une pique, mérite bien que la France l'honore. La fête nationale française célèbre le début d'une immense boucherie. La fête nationale suisse célèbre le début d'une union de trois cantons, c'est quand même mieux, non ? Je trouverais plus pertinent que la France fête sa naissance le vingt-cinq décembre, date du baptême de Clovis... Évidemment, rappeler ainsi les origines chrétiennes de la France déplairait à certains... Mais, à travers la révolution, sanctifier une France athée déplaît à d'autres... Le mieux serait peut-être de chercher une date où il n'y eut en France aucun événement marquant... Et de sacrer ce jour par une fête nationale où seraient mises à l'honneur l'insouciance et la légèreté, voire la gauloiserie... On demanderait aux légionnaires d'inviter les jeunes filles à danser la java, aux avions de faire pleuvoir des étoiles, aux chars d'assaut de tirer des friandises, au président de raconter des blagues...

– Ce que la France commémore le quatorze juillet, c'est le début d'un processus qui a changé la face du monde. Ça ne compte pas, pour vous, les Droits de l'homme ?

– Miaou !

Colette est jusqu'à présent la seule femme de notre Amicale. Autour d'elle s'égaient douze membres virils. Je ne sais pas si elle a couché avec l'oncle Paul, mais je peux témoigner que le miel de son corps et le sel de son esprit font d'elle une gourmandise rare.

Je l'ai vue aux Bains des Pâquis le mois dernier. Comme elle bronzait seins nus, j'ai sorti mon bloc, histoire de croquer ses roberts.

– Dis-moi, Colette, qu'est-ce qui t'amène dans cet endroit branchouille ?

– Le désir de faire bander les gouines de la gauche caviar. À part ça, je gamberge.

Moue réprobatrice sur quelques tranches alentour.

– Et puis-je savoir ce qui allume tes synapses ?

– Je veux pondre une nouvelle pour un concours littéraire.

– Un concours ? Mais qu'est-ce qui te prend ? C'est d'un plébéien ! Ça ne te ressemble pas... En plus, avec le talent que tu possèdes, tu n'as aucune chance ! Ce qui plaît à la plupart des jurés, c'est une niaiserie conformiste. Pas trop, bien sûr ! Ils salivent pour une tartine un tantinet originale, juste ce qu'il faut pour sortir du plat sans dépasser la table. L'originalité chic, tu vois ce que je veux dire... Label : « c'est chiant, mais on dit que c'est génial ». Un devoir bien torché, natürlich, façon prose de maçon.

– Pas besoin de me faire un dessin, je connais la clef de sol ! C'est juste pour me divertir, gros bêta ! Qu'est-ce que tu préfères : une snobinarde qui rame sur la flotte ou ta Colette qui rame sur les mots ?

– Tu as un thème imposé, j'imagine...

– Oui ! Animal.

– Et tu comptes le traiter à rebrousse-poil ?

– Non, je vais voler dans les plumes des bas-bleus bossus.

– Quelle idée as-tu derrière la tête ?

– Elle est devant mes yeux, bâtisseur d'hypothèses mal placées ! Que vois-tu face à mon aimable poitrine ?

– Un cygne muet d'admiration.

– Muet tout court, c'est un cygnus olor.

– Et alors ?

– Alors, ami de la mythologie, je médite une reprise burlesque de « Léda se fait niquer ». Savais-tu que les cygnes n'ont pas de pénis ?

– Les veinards ! Comment s'opère la fécondation ?

– Par simple contact cloacal. Cela soulève un problème, vois-tu. Dans la version courante où Léda reste femme, que peut un Zeus transformé en cygne, à part déposer son sperme à la surface du jardinet de sa conquête ? Or l'idée que des spermatozoïdes puissent être assez vigoureux pour accomplir sans aide mécanique le long trajet qui va de l'orifice à l'ovaire ferait pisser de rire le plus sec et le plus sérieux des gynécologues musulmans.

– Hum, je connais des œuvres qui suggèrent l'intromission du bec dans le vagin. Ainsi, Zeus aurait eu le moyen de pousser la semence jusqu'au col de l'utérus... De François Boucher, je te recommande une huile très parlante... et de James Pradier une édifiante Léda en ivoire au *Musée genevois d'Art et d'Histoire*. Joseph Delteil, l'écrivain du paléolithique, rapporte qu'il a vu dans une ferme une gamine de quatre ou cinq ans jouer avec un canard. Clou du spectacle : le palmipède becqueta la figue de la fillette. Possible que le mythe de Léda soit né d'une observation de ce genre...

Mordious ! Le regard de l'Italienne assise à côté de Colette ! Je lisais dans ses yeux noirs qu'elle me tenait pour un pédophile... Ma romancière en herbe, après un silence de quelques respirations, rebondit.

– Et si c'était Léda qui avait donné un coup de main ou un coup de gode aux spermatos pour les envoyer au fond ? Zeus n'aurait voulu que s'amuser, tandis que l'Étolienne nourrissait l'ambition de pondre un ou plusieurs lardons...

– « Pondre » est le verbe approprié, puisque c'est un œuf qui lui est sorti du ventre... ou deux.

– Trouve-moi une explication rationnelle !

– À vos ordres ! Quelques mois après la fécondation, Léda, délaissée par son mari Tyndare, s'adonne au plaisir solitaire avec un œuf d'autruche en guise de sex-toy. Par l'odeur alléchés, les fœtus Hélène, Clytemnestre, Castor et Pollux quittent la matrice et débarquent tant bien que mal dans le vagin. Ils trouent la coquille d'œuf, dévorent le blanc et le jaune, et s'endorment à l'intérieur. Quand Léda, rassasiée d'un orgasme

géant, retire l'œuf de sa trousse, elle y découvre les quadruplés.

– C'est du grand-guignol ton scénario !

– Oui, allons nager ! Les puces de canard s'impatientent de migrer vers nos chairs tendres. Pas besoin de remettre ton soutien-nibards ! Depuis deux mille dix-sept, il est permis aux frangines de se baigner seins nus dans la cité de Calvin.

Pour savourer les eaux du lac, il faut se résoudre à franchir deux obstacles : la barrière des cailloux qui torturent la plante des pieds et la barrière des moutards qui supplicient les oreilles. Au large, le plaisir nous enveloppe. Colette n'osait pas s'approcher des cygnes... Pourtant, le danger venait plutôt de moi...

De retour sur la berge, après avoir coupé des langues malpolies et poli des pierres coupantes, j'offris à boire à Colette et la soûlai de mes déboires avec Bébert.

– Ton chat Bébert est un anarchiste de droite. Il refusera de se coucher sur un bouton de rose. Mon chat Nor est un marquis libertin. Pour ce nostalgique de l'Ancien régime, le confort d'un con n'est pas à dédaigner. Nor est sociable comme Casanova. Dormir est le penchant qu'il favorise le plus souvent. Je suis prête à parier ma collection complète de culottes que Nor se prêtera volontiers à une sieste sur les caroncules myrtiformes d'Olympia.

Une semaine plus tard, grâce à Nor, j'achevais mon tableau. Je l'intitulais : « Méfiez-vous du chat qui dort sur le Mont-de-Vénus ! »

Ce matin, devant le jet d'eau, Olympia m'annonce qu'elle est enceinte. Colette ne m'avait pas dit que Nor était un Dieu.

2^e partie : Miniatures burlesques

2.1 La corde

La première fois que je suis monté sur la corde, c'était pour épater mon chat. À le voir se jouer des corniches, des rebords de fenêtres, je me découvrais tourmenté par l'envie. L'élégance naturelle de cet animal me hérissait le poil. Je vais te montrer de quoi je suis capable. Mes deux pieds valent mieux que tes quatre pattes. Il accueillit mon numéro de funambule en se léchant l'anus sans m'accorder le moindre regard. Mon chat descend de la haute aristocratie britannique.

Le seconde fois que je suis monté sur la corde, c'était pour enseigner à mes élèves trop terre à terre quel était le plus court chemin de l'orgueil à la chute.

La troisième fois, c'était pour me battre. Mon adversaire, le champion des bons sentiments, me bombardait de grands principes, de missiles que la morale des Lumières lance avec sérieux sur la nature, l'excellence et la beauté. Moi, je n'avais pour arme que mon insolence. Les indignés ne me pardonnèrent pas d'avoir fait tomber leur idole. Quelle fierté de voir mon nom figurer désormais sur une liste noire !

De la quatrième à la trente-deuxième fois, c'était pour séduire une aventurière philosophe, une Roumaine aux yeux verts qui faisait saliver mon sexe. Elle me citait Zarathoustra : « L'homme est une corde tendue entre la bête et le Surhomme. » Alors je la rejoignais sur cette corde et chaque fois que je m'approchais d'elle pour lui voler un baiser, je perdais l'équilibre. Au bout de vingt-neuf fractures, j'ai compris que je n'étais pas un surhomme.

La dernière fois que je suis monté sur la corde, c'était pour me pendre. Le ciel brûlait d'insomnie. Marina Tsvétaïéva, la trop aimante et la mal aimée, vint à ma rencontre. Elle m'embrassa les mains, puis me raconta comment le suicide l'avait marquée. Contrairement au préjugé de l'humoriste Saint-Paul de Tarse, la pendaison n'est pas une partie de plaisir. Certes, sa durée peut correspondre à celle d'un court péché de chair et son effet bien connu d'afflux sanguin dans le bas-ventre offre un spectacle réjouissant ; mais, si l'on en croit Marie Laurencin, les spasmes grotesques, l'évacuation d'urine et de merde, la cyanose du visage, la sortie de la langue, l'exophtalmie manquent de charme pour joliment peindre le bonheur de mourir. Je suis un homme de goût. Laisser de ma personne une image disgracieuse contredirait mon esthétique.

Alors j'ai donné la corde à ma petite nièce qui a sauté sur l'occasion. Dorénavant, c'est sur vos plate-bandes que je marche.

2.2 Les entrailles de l'art

Comme tous les artistes grandioses de la seconde moitié du vingtième siècle, Roquentin n'eut qu'une seule idée. Il gagna des gratte-ciel de pèze en la répétant. C'est réglo. Quand le goût perd de l'altitude, les colonnes de fric en prennent. Flash-back !

Rien de glorieux dans les débuts de Maître Roquentin ! Il peignait – plutôt bien – des natures mortes. Il aurait préféré se spécialiser dans la gonzesse à poil, mais les salopes, ça coûte ! Or le blanc-bec... non ! non ! il ne criait pas famine (papa lui refilait du blé)... Alors quoi ? Ce petit viceloque était radin !

Les idiots le chantent : l'accident fait le génie. Par un quelconque après-midi de mai, Roquentin, dont l'estomac se rebellait contre un repas trop riche, ne put se retenir de gerber sur la toile qu'il préparait. Illumination ! La beauté de cette flaque de vomi le frappe ! Sa voie est tracée : il sera le Vomisseur, le pape de l'Art-dégueulis.

Au turbin, jeune homme ! Il lui fallut transpirer pour mettre au point sa technique, trouver les produits-miracles qui permettent de solidifier la matière première de son œuvre – sans altérer les formes, les couleurs, les textures. Des mois de recherche, de travail acharné ! Le grand art est à ce prix !

Loués soient Dieu et l'oncle Daniel ! Roquentin perça. Dans notre monde parfait, le succès récompense le talent.

Le secret pour durer : la publicité, bien sûr, et la science des variations. Le Vomisseur eut l'intelligence de varier son alimentation ; le temps compris entre le repas et le rejet créateur ; la distance de la bouche à la toile.

L'œuvre de Roquentin illustre à merveille une vérité connue de tous : l'art jaillit des profondeurs de l'être.

Beaucoup de collectionneurs goûtent fort sa période verte. Elle s'étale d'octobre 1992 à mars 1995. À cette époque, Roquentin courbait la tête devant une végétarienne qui le gavait de légumes verts.

Les pièces les plus cotées sont celles de la période « Fauchon ». Pendant six mois, notre artiste ne consomma que des produits de luxe : caviar, foie gras, truffes, etc.

Les professionnels de la critique pensent que ses toiles les plus originales datent de sa période « fakir », qui dura trois jours. N'écouterant que son courage, Roquentin se tortura le gastre en briffant ad nauseam des clous de girofle.

Les experts peuvent reconnaître du premier coup d'œil tous les ingrédients qui entrent dans la composition d'un tableau de Roquentin. « Bombance », une œuvre majeure, en compte 88.

Gontran Morfal, biographe de Roquentin, déclare : « De Lascaux à Christo, le Vomisseur a ruminé 17000 ans de recherche artistique. Il a malaxé les genres, dilué les formes. Il a compris d'instinct qu'il devait se nourrir de tout pour que sorte de ses tripes la matière où fusionnent l'en-soi et le hors-soi. Homme-dieu, corps-instrument, Roquentin avale en gourmet l'univers et le recrache en poète. »

2010 : consécration ! Roquentin nommé Chevalier des Arts et des Lettres. Lors de la cérémonie, il eut la gentillesse de vomir sur le smoking du ministre de la culture.

2.3 Témoignage d'un concierge

L'immeuble dont je suis le gardien, la sotte bougie, respire la banalité. Je ne saurais dire combien la terre en comporte de semblables. L'immeuble mal nommé n'est pas immobile. Comme tout ce qui existe, il bouge. Moi le gardien mal nommé, je ne garde pas cet immeuble, je le regarde et mon regard éclaire ses mobiles.

Au rez-de-chaussée logent les architectes, des nains qui pèsent lourd et qui se collent toujours les uns contre les autres, en dépit d'une ressemblance qui les repousse. Plût au ciel que rien ne sépare ces gnomes : l'immeuble s'écroulerait !

Du premier au dernier étage, les locataires ne tiennent pas en place, jamais. Et plus on s'élève, plus ils s'agitent.

Comme un appartement était vacant à l'étage supérieur, un locataire de l'immeuble voisin est venu le squatter. Depuis lors, les deux immeubles sont jumelés.

Aucun appartement ne peut être occupé par plus d'une personne. Par contre, une seule personne peut occuper plusieurs appartements. Ainsi, la jambe droite, la couille droite et le zob de Marlon sont dans l'appartement 41 ; sa jambe gauche, sa couille gauche et son tronc dans le 42 ; ses deux bras, sa tête et son cou dans le 47. Mais si je vais frapper à la porte d'un de ces trois appartements, c'est un Marlon entier qui vient m'ouvrir.

Hier, une colombe est entrée dans l'appartement 36, tandis que Dominique chantait sous la douche. Naturellement, la belle s'est retrouvée aussitôt dans la salle de bains d'un appartement situé deux étages plus haut. Le même jour, Fabienne sauta depuis le balcon 78 pour se recevoir sur les géraniums du 28. Comme prévu, de son ventre une colombe s'échappa. Oh, je dois vous ennuyer avec mon blabla. Ces phénomènes vous sont familiers : ils n'arrêtent pas de se produire.

Voici une histoire moins commune. Alice et Bob hantent la cour. Ils ne sont guère éloignés l'un de l'autre, à peine dix mille kilomètres. Chacun fait une patience avec un paquet dont le pur hasard a mélangé les cartes. Pourtant, si je demande à Bob la couleur de la dernière carte qu'il a tirée, je puis être absolument certain qu'Alice a tiré en même temps une carte de la couleur opposée. Pourquoi ? Parce qu'Alice et Bob se sont embrassés avant de jouer. C'est clair, non ?

Vous ai-je parlé de mon chat ? C'est un savant d'Autriche qui me la prêté. Le règlement de l'immeuble stipule : ce qui n'est pas interdit est obligatoire. Vivre n'est pas interdit. Dormir du dernier sommeil non plus. Par conséquent, la vie et la mort se superposent dans l'espace que délimite le corps de mon chat. Sauf quand je le caresse. À ce moment-là, il vit à 100 %.

Je l'envoie parfois chasser les colombes fantômes qui naissent des capricieuses fluctuations du marché de la pierre. Je l'envoie surtout chasser les petits Suisses. Il faut s'en méfier. Si l'un de ces mercenaires rejoint la partouze des architectes, l'immeuble risque d'éternuer. Il pourrait alors projeter des petits Suisses vers d'autres immeubles qui, à leur tour, éternueraient, et ainsi de suite. Il en résulterait un remue-

ménage que les Japonais considèrent comme un vilain manque de diplomatie.

J'aime cet emploi de concierge. Ma loge est remplie de clefs. Des neuves, des rouillées ; des simples, des compliquées. Je les essaie. Homme à tout voir, j'explore. Homme à tout dire, j'expose, je propage les ragots de l'intelligence, les rumeurs de la matière. Ma planque abrite des idées qui pour mieux babiller s'habillent de robes mathématiques. Un angle s'ouvre. Un vecteur perce une matrice. Une équation jouit. Une algèbre non commutative accouche d'un monde probable. Je passe l'aspirateur à tous les endroits où se promène le savoir. Et quand le sac à poussière est plein, je l'avale.

2.4 Lettre à Tantale

Tantale, depuis tout ce temps... Dis-moi que tu n'as plus soif, ni faim ! J'imagine qu'au bout de quelques mois déjà, tu étais parvenu à rendre ton supplice moins pénible. Quand tu te penchais, ce n'était plus pour boire, puisque tu savais la chose impossible, mais pour voir l'eau se retirer, prêter l'oreille aux murmures des flots, spectacle et concert au fond du Tartare. Et sur le sol de noir limon que laissait le lac disparu, tu dessinais tes souvenirs, tu écrivais des poèmes, tu concevais des mathématiques nouvelles. Ces œuvres, l'eau les effaçait dès que tu te redressais. Qu'importe ! L'art est éphémère. Un jour ou mille ans : minuscule différence. Et ce n'était plus pour cueillir des fruits inaccessibles que tu levais le bras. Non, tu le faisais par plaisir de les voir s'envoler jusqu'aux nuées. Ton regard les transfigurait. Cette pomme : un rouge-gorge. Cette poire : une montgolfière. Cette grenade : une étoile qui danse. En bougeant la tête et la main, toi, chef d'orchestre et maître de ballet, tu exerçais ta volonté. Désirs transformés. Le jeu vainqueur de la souffrance. Au début. Hélas, un jeu qui dure trois mille ans finit par ne plus beaucoup exciter. Ô Tantale, comme tu dois t'ennuyer ! Ce qui te manque le plus – reconnais-le – c'est une gonzesse !

2.5 Fatigue

Je suis fatigué, j'ai mal à la tête, j'en ai marre... Et cette connasse qui n'arrête pas de beugler. Comment voulez-vous que je parvienne à me concentrer ? J'ai besoin de calme, de silence. Mon dieu, pourquoi ai-je écouté mes parents ? Moi, je rêvais d'être horloger. L'intérieur d'une vieille montre... que c'est beau, que c'est émouvant ! Tous ces rouages, si fins, si ingénieux... bien plus passionnants que les pensées d'un top-model ! Ah ! la mécanique de précision... quelle merveille ! Et la mettre au service du temps qui passe... Signer l'éternité de la pointe d'un tournevis... œuvrer loin du tumulte, dans un atelier tranquille...

Nom de dieu de putain de bordel de merde ! Cette pouffiasse recommence à couiner comme une truie ! Un peu de tenue, Madame, il y a des gens qui travaillent ! Quel manque d'éducation, je vous jure ! Elle me dégoûte, cette gonzesse ! De la bidoche, rien que de la bidoche. En plus, elle sent mauvais. Elle pue la sueur. Répugnante créature. C'est pas bientôt fini de crier comme ça ? Oh, mon crâne, mon pauvre crâne, je n'en peux plus ! Fatigué, fatigué, j'aimerais tant me coucher. J'en ai marre de toute cette inconscience, de toute cette médiocrité. Si cette horrible femme avait un peu de matière grise, elle ne serait pas en train de hurler. Quand même, à notre époque... ce qu'elle fait est monstrueux ! C'est un crime contre l'humanité. Suis-je le seul à m'en rendre compte ? Suis-je le seul à trouver cela révoltant ? Bon sang, mais où va-t-on ? Le Mal a des serviteurs partout, des ingénus manipulés avec tant d'adresse qu'ils croient se dévouer pour le Bien. Non mais, regardez cette masse immonde se tordre. C'est à vomir ! Vision de cauchemar. Et ces cris épouvantables... Comment est-il possible que ses cordes vocales n'aient pas encore craqué ? Moi, ce sont mes nerfs qui craquent. Je n'en peux plus, je n'en peux plus !

« Rentrez vous coucher ! me dit mon assistante. Vous êtes trop fatigué, docteur ! On le finira demain, cet accouchement. »

2.6 Neige

Dans l'esprit des Suisses (bon, vous me direz que la plupart en sont dépourvus...), un hiver sans neige ne fait pas rêver. La neige est le sacre de l'hiver, le sucre de l'éternel retour, le sperme de Jupiter. Rien de meilleur pour savonner le visage d'un mioche.

L'histoire que je vous raconte s'est déroulée il y a cinq cents ans. Elle se passe à Genève au vingt-et-unième siècle de l'ère chrétienne. À cette époque, la Suisse n'était pas encore un pays musulman.

En règle générale, dans les plaines d'Europe, la température au sol ne doit pas dépasser 2 degrés pour qu'il puisse neiger. Sous des circonstances météorologiques exceptionnelles, des chutes de neige s'observent jusqu'à des températures au sol de 9 degrés. Or, un dimanche de février 2023, il faisait 17 degrés quand la neige se mit à fortement tomber, pour le plus grand plaisir des moufflets qui aiment jouer des plus obscènes façons avec la matière blanche.

Le jeune Albert fit un bonhomme de neige qu'il flanqua d'une grosse carotte en guise de bite. Il contraignit sa cousine Angèle à tailler une pipe au rondouillard glacé. Naturellement, pour conclure le jeu, la petite dut avaler quelques grammes de neige. Ah ! la pureté de l'enfance ne cessera jamais de nous émouvoir.

Albert, rendu célèbre dans tout le quartier par sa volonté de perpétuer les traditions les plus saintes, baptisa le Bibendum d'un jet d'urine. Si votre citrouille n'est pas complètement déglinguée par l'abus de chnouf et de téléche, vous devez savoir que pisser sur de la neige, ça la fait fondre. Oui, mais cette neige-là ne fondait pas... Rien ne pouvait la faire fondre. On essaya même le lance-flamme. En vain !

La superficie du canton de Genève est d'environ 300 km². Il tomba 1m de neige. Pas besoin d'être polytechnicien pour calculer qu'il y avait 300 millions de mètres cubes à déblayer. Mais où les mettre ?

Sur le lac, la neige flottait. Elle était suffisamment compacte pour qu'un Portugais nommé Jésus fit la traversée de la rade en marchant. Aux Bastions, les barbus figés dans le mur des réformateurs se gelaient les couilles. La cité de Calvin, la Rome protestante, la capitale du capitalisme ne pouvait plus travailler. Au début, c'était drôle. On partouzaït dans les rues. La voirie dégagea les routes principales et forma une pyramide géante sur la plaine de Plainpalais.

Puis les ennuis commencèrent. La bouche d'Angèle se mit à pourrir, sa langue se nécrosa, ses dents tombèrent, ses lèvres se détachèrent de son visage. Au stade suivant, ce furent le nez, les oreilles, les doigts qui se décomposèrent. Dernière phase : un pus couleur de neige coule de tous les pores.

Cette calamité, qui fut nommée lèpre blanche, frappa des milliers de personnes, toutes celles qui avaient ingéré de la neige, principalement des gosses. Il n'y avait nul remède. Aucun virus, aucune bactérie, aucun parasite n'était en cause. Ce phénomène défiait la science. Œuvre du Diable, arme chimique, les hypothèses manquaient

d'originalité.

Peu à peu, la neige prit l'apparence d'un fromage fondu – solide, élastique et léger.

Un ouragan traversa Genève. Sous l'effet du vent, des tentacules gigantesques s'élevèrent de la neige. Pascal Kaeser, le plus grand écrivain de cette époque, fut le témoin de scènes horribles. « Les tentacules s'enroulaient, dit-il, autour des passants, les disloquaient, les faisaient éclater. J'ai vu des intestins jaillir d'un nombril ou d'un trou de balle. J'ai vu le sang pisser de partout. Et ces têtes qui explosaient, éjaculant des yeux que je voyais tourbillonner dans les courants ascendants pour finir dans un bec de corneille. »

Ce fléau déclencha l'exode. Les masses fuirent Genève. Les originaires d'Afrique retournèrent en Afrique, les Portugais au Portugal, les Syriens en Syrie, etc. Seuls restèrent au bout du lac les vrais Genevois, ceux qui l'étaient depuis au moins dix générations, c'est-à-dire environ 7000 parmi les 500000 habitants.

Ces hommes vaillants finirent par trouver la solution. « Tout retourne à la poussière », dit l'Ecclésiaste. La neige avait un point faible : elle se transformait en poussière au contact du mucus de limace. « Vanité des vanités, tout est vanité. » Ce gastéropode, si longtemps considéré comme un animal dégoûtant, nuisible, devint le Sauveur.

Un siècle d'élevage permit d'éliminer la neige maudite ; un siècle d'élévation porta très haut l'amour des Genevois pour la limace.

Lors des guerres civiles qui dévastèrent l'Europe et consacrèrent le triomphe de l'Islam, Genève fut la seule ville épargnée. Même les plus fanatiques combattants respectaient ces vieux Chrétiens qui avaient eu le courage de ne pas désertier le sol de leurs ancêtres. Aujourd'hui, Genève est la seule cité chrétienne de tout l'Occident. Elle compte 10000 habitants. Sur le drapeau qui flotte au sommet de la cathédrale Saint-Pierre, on peut voir une limace enroulée autour d'une clef.

2.7 Consultation

- Monsieur l’Opticon, salut !
- Bonjour Madame Candélabre. Comment va ?
- Mal ! Quand je me colle en face du miroir, je vois une gargouille aux dents pourries, aux poils blancs, aux hémorroïdes explosives.
- J’ai ce qu’il vous faut pour corriger votre vision pessimiste. Si vous le voulez bien, nous allons effectuer un petit test. *<L’opticien lui montre une image.>* Dites-moi ce que vous voyez !
- Un foie éclaté qui grouille d’asticots.
- Très bien. Maintenant, veuillez mettre ces lunettes et dites-moi ce que vous voyez.
- Un splendide rocher sous-marin couvert de coraux multicolores.
- Parfait ! Vous comprenez, ces lunette high-tech font voir la vie en rose. Si vous le permettez, nous allons procéder à deux ou trois expériences supplémentaires pour vous convaincre de leur efficacité. Retirez ces lunettes, je vous prie et parlez-moi de cette deuxième photo !
- C’est un panneau de sens interdit. Il me fait penser à mon existence. Je ne peux aller nulle part. Je suis coincée dans ma nullité. Tous les plaisirs me sont défendus.
- Bien, bien ! Chaussez maintenant ces lunettes. Voilà ! Que vous inspire cette image ?
- C’est une sucette géante à la fraise avec, au milieu, du citron givré. La vie a tant de saveurs que je veux m’en fourrer jusque là. Je me sens désireuse d’explorer toutes les voluptés.
- Excellent ! Ôtez les lunettes et regardez-moi ! *<L’opticien baisse d’un coup son pantalon et son slip.>* Que voyez-vous ?
- Une quéquette minuscule et mal lavée.
- Mettez les lunettes !
- Oh, la belle bite appétissante ! Oh, Monsieur, vous me donnez des envies, des envies... *<Elle chante.>* Le culte de Vénus est un culte joyeux. Je suis gaie, soyons gais, il le faut, je le veux. Je suis gaie, soyons gais, il le faut, je le veux. Lalaïtou lalalala, lalaïtou lalalala ! *<L’opticien lui enlève promptement les lunettes et remonte son froc.>*
- Voilà ! Le test est concluant. Ces lunettes vous conviennent à merveille. Elles vont changer votre vie.
- Oui, mais... quel est leur prix ?
- Un instant ! *<L’opticien écrit le montant sur une feuille de papier.>* Veuillez chausser les lunettes ! Très bien, maintenant lisez !
- Soixante mille francs ! Mais ce n’est rien du tout ! C’est donné. J’achète !
- C’est un plaisir d’être en commerce avec vous, Madame Candélabre. Tenez, en prime, je vous offre la monture. Ménagez-la et vous voyagerez loin.

2.8 À la barre

– Le Ministère public appelle à la barre Monsieur Jean Petit. Monsieur Jean Petit, jurez que de votre bouche en cul de poule ne sortiront que les œufs de la vérité !

– Je le jure sur la tête de notre mère l'Église et sur le sein gauche de la Justice à poil.

– Monsieur Jean Nabot, quel est votre lien avec l'accusée, Madame la Comtesse de Giverny ?

– Je suis Numéro Quinze.

– Pourriez-vous nous préciser ce que cela signifie ?

– Cela signifie que je baise la Comtesse tous les quinze du mois.

– Douze fois par an ? Ce n'est pas beaucoup.

– J'ai plus de chance que Numéro Trente-et-un. Lui ne la baise que sept fois par an. La Comtesse a coutume de dire alors qu'elle se met sur son trente-et-un.

– Le trente-et-un décembre de l'année dernière, étiez-vous présent à la réception donnée par la Comtesse ?

– Oui.

– Monsieur Jean Minus, veuillez décrire à la Cour la première scène dont vous fûtes témoin.

– La Comtesse mit au défi Numéro Trente-et-un de déboucher une bouteille de Champagne avec son anus, ce qu'il fit dans l'hilarité générale. Parmi les invitées, la Baronne de Rothschild déclara qu'elle ne manquerait pas de signaler cette exquise manière dans la prochaine édition de son traité de savoir-vivre.

– Reconnaissez-vous ce bouchon comme étant celui de la bouteille que vous bûtes ce soir-là ?

– Puis-je le renifler ?

– Je vous en prie.

– Je suis formel : c'est bien ce bouchon.

– Monsieur le Président, je demande que ce bouchon soit inscrit comme pièce à conviction numéro un. Monsieur Jean Rabougri, veuillez nous raconter comment la fête se poursuivit.

– Eh bien, la Comtesse avait eu l'idée amusante d'inviter pour le réveillon de la Saint-Sylvestre un moine qui s'appelait précisément Sylvestre.

– Rapportez à la Cour les paroles exactes que prononça la Comtesse devant Frère Sylvestre.

– Elle dit : « Frère Sylvestre, puisque la bite ne fait pas le moine, ayez la gentillesse de nous montrer la vôtre, pour l'amour de Dieu ! »

– Comment réagit-il ?

– Il souleva sa bure.

– Portait-il quelque chose en dessous ?

– Non, le port du slip est interdit chez les cénobites. Le paragraphe vingt de la règle de Saint-Benoît est tout à fait clair sur ce point.

– Monsieur Jean Riquiqui, je vous somme de vous borner à l'exposé des faits ! Que se passa-t-il ?

– La Comtesse examina la bite du moine et s'exclama : « Oh, c'est bath ! Elle est tatouée d'un Christ Pantocrator ! » Alors elle employa sa bouche à faire grandir Jésus.

– Continuez, continuez !

– La Comtesse n'eut pas besoin de pomper longtemps. Frère Sylvestre explosa de joie en criant : « Foutre de Dieu ! » La Comtesse, empreinte de gravité, se releva. Je l'entendis déclarer : « Le miracle de la transsubstantiation s'opère. Ce qui coule dans ma gorge est le sang du Christ. Alléluia ! » Je ne reconnaissais pas ma maîtresse. La Grâce l'avait touchée.

– Et puis ?

– Et puis la Comtesse, auréolée d'une foi nouvelle, ordonna d'une voix douce : Numéro Trente-et-un, pour récompenser le moine, crucifie-le ! »

– Alors ?

– Alors Numéro Trente-et-un, ce colosse, assomma Frère Sylvestre, puis alla chercher une échelle et une boîte à outils. Sans aucune aide, il cloua les poignets du moine à la charpente du salon. La douleur ranima le pauvre homme. Les douze coups de minuit sonnèrent. Tandis que les convives se roulaient des pelles, Frère Sylvestre, au visage baigné de lumière artificielle, répandit ces mots de miel : « Bonne année à tous ! Que le bonheur et la santé vous accompagnent ! Que le Seigneur vous protège ! Merci à vous, Comtesse de Giverny, de me rapprocher de Dieu, de me faire découvrir la Passion ! Vous êtes une Sainte ! »

2.9 L'extase

Mais qu'est-ce qui m'a pris d'entrer dans cette église ? Depuis que je suis à Rome, moi l'incroyant, le champion du blasphème, le bourreau de la religion, je passe d'une église à l'autre, comme Casanova se comportait avec les jupons.

Hier, c'était le tour de *Santa Maria della Vittoria*. Comme d'habitude, Maryse la catholique se signa. Comme d'habitude, je fis l'offrande au bénitier d'un crachat volumineux.

Pendant que Maryse, de ses mains douces, caressait un gros cierge allumé pour l'amour de Dieu, je me plantais devant un chef-d'œuvre de Bernini : la *Transverbération de Sainte Thérèse*. Putain ! la gonzesse, elle a l'air de prendre un sacré pied ! Ignares que vous êtes, je suppose qu'il me faut vous expliquer le sens de « transverbération ». Mais qu'avez-vous donc retenu de votre scolarité, infirmes du cerveau ? Bon, si vous êtes passés par l'école obligatoire laïque, cette fabrique d'abrutis, vous avez une excuse ! Laissez-moi vous éclairer ! La transverbération est le transperçement spirituel du cœur par un enflammé trait d'amour divin, qui laisse des traces dans l'âme et dans la chair. François d'Assise, Catherine de Sienne, Thérèse d'Avila, Paul de la Croix, Thérèse de Lisieux connurent cette expérience mystique. Le récit qu'en donne Thérèse d'Avila au chapitre 29 du Livre de sa Vie est d'une grande poésie.

Prodigieuse statue de Bernini ! La contempler me bouleversa. L'odeur de jouissance qui se dégageait de Thérèse envahissait mes narines ; les soupirs de la Sainte érigeaient mes poils ; la lumière céleste qui ruisselait sur le métal doré, qui léchait le marbre blanc, qui en sublimait les plis en les colorant d'ombres bleutées, m'aspirait les yeux.

Lorsque je retrouvais Maryse à la sortie, elle me dit :

– Mais qu'est-ce qu'il t'arrive ? T'as l'air complètement pété !

Alors, je lui racontais qu'hypnotisé devant Thérèse, j'avais entendu très distinctement des mots descendre de la voûte :

« Je suis la Voie, la Vérité, la Vie. Je suis la Trinité qui porte la lumière. Les Romains de l'Antiquité me nommèrent Lucifer. Je suis Jésus, le Lucifer de la Voie, qui est amour du prochain, dans la guerre et dans la paix. Je suis le Démon, le Lucifer de la Vérité, qui est savoir et intelligence. Je suis Vénus, le Lucifer de la Vie, qui est désir et beauté. Je suis la triple force qui agit par-delà le bien et le mal. Je suis la volonté qui unit les contradictions, qui bénit tout ce qui existe. Je suis l'époux du monde, pour le meilleur et pour le pire. »

– Tu te fous de moi ! me dit Maryse.

– Pas du tout ! lui répondis-je. Si tu ne veux pas que je finisse dans un monastère, il va falloir que tu me remettes sans délai sur le chemin de la débauche.

2.10 Léon

- Et si on invitait Léon ? lança le Discobole.
 - Excellente idée ! enchaîna le Penseur.
 - Léon, quel homme remarquable, c'est un amour ! déclara Vénus.
 - Et surtout, un modèle de sagesse ! pontifia Marc-Aurèle, dont le sexe impressionnait Jean-Michel.
 - Je ne connais meilleur compagnon, certifia le fils de Laërte.
 - La grande qualité de Léon, c'est de savoir écouter, jacassa Pie XII.
 - Alors, vous êtes tous d'accord d'inviter Léon? interrogea le Démagogue.
 - Oh oui ! répondit le Coryphée.
 - Page, va chercher Léon ! commanda le Roi des Rois.
- Page à la chambre d'ami s'en alla d'un pas joyeux et revint avec Léon.
- Bonjour Léon ! dit le Coryphée.
 - Bienvenue Léon ! chanta le Chœur.
- Sur la table de la salle à manger, à côté du bouquet de fleurs, Page déposa l'urne.

2.11 L'art devenu chair

Le Muséum accueillait une œuvre de Salomon Salo, l'artiste le plus coté de son époque. Il s'agissait d'une paroi d'où saillaient, à travers cinq trous, de vivantes parties charnelles. Sous un doigt qui pointait, une pancarte annonçait : « Ne pas loucher ». Au-dessus d'un pied qui puait, on pouvait lire : « Ne pas doucher ». À gauche d'un pif enrhumé : « Ne pas moucher ». Sur le cul d'une jeune fille était tatouée l'inscription : « Ne pas boucher ». À la droite d'un généreux sein maternel, en lettres gothiques : « Ne pas toucher ».

Salomon Salo, dans les colonnes de la revue « L'art j'en profite », expliquait son intention : « À rebours d'une ontologie holistique, la pensée analytique se sert des catégories de l'entendement pour disséquer le réel sensible. Dans la perspective post-nihiliste du néo-nominalisme quantique et du criticisme kantien, la fonction sacerdotale du langage est d'étiqueter les composants de nos corbillards. Les idées classifiées sont des cadavres que la vie charrie jusqu'à la dernière syllabe du registre des temps, vers le cimetière du trou noir qui engloutira les pauvretés dont accouchent nos esprits. Ma joie est de me jouer de ces jeux savants si vains qui ne font que mesurer l'ignominie de notre ignorance et sous-estimer l'innommabilité nouménale. »

Monsieur Robert avait traîné son fils Paul, treize ans, au Muséum. Devant l'œuvre de Salomon Salo, il expliquait :

« Vois-tu, Paul, souvent l'artiste s'exprime par anti-phrases. En écrivant près de ce magnifique sein « Ne pas toucher », il veut à l'évidence inciter le visiteur à toucher. »

Monsieur Robert caressa le téton. « Regarde, Paul, comme cette œuvre acquiert une splendeur nouvelle par le toucher ! Observe la pointe qui s'érige, l'aréole qui se ride sous l'effet de la tension. Gorgé de sang, le sein prend des couleurs. Oh, regarde ! Une goutte de lait perle. Il y a si longtemps que je n'en ai pas bu... »

Monsieur Robert ne put résister à la tentation de téter. Il posa ses lèvres sur le mamelon et – plaisir suprême – retrouva le goût de sa prime enfance.

C'est ainsi que débuta l'épidémie de méningite K5M1 qui emporta 90 % de l'humanité. Salomon Salo avait accompli son projet grandiose : créer l'œuvre la plus meurtrière de toute l'histoire de l'art.

2.12 Trop tard

Au rayon « Guides touristiques » d'une librairie ancienne qui fleurait bon le papier moisi, je découvris un ouvrage rare, un de ces volumes qui font la joie du collectionneur. Ce trésor était « Le Guide du Trop-tard ». Je m'empressai de l'ouvrir et d'en lire quelques morceaux.

Trop-tard est un pays qui a loupé tous les grands tournants de l'histoire. Son emblème est le lapin blanc. Sa capitale, Déception, témoigne d'un urbanisme imprévoyant. Sa monnaie, le Regret, ne séduit pas les marchés financiers.

Si vous décidez de vous rendre à Trop-tard, munissez-vous d'un passe-port périmé depuis au moins cinq ans. Inutile de réserver un hôtel, on vous répondra qu'il n'y a plus de place.

Que visiter ? Le Musée National, qui n'expose rien de beau. Les œuvres, faute d'avoir été bien conservées, sont dans un état pitoyable.

Trop-tard n'est pas réputé pour sa gastronomie. La spécialité culinaire est la tarte carbonisée. Si vous avez l'estomac fragile, il est bon de savoir que les magasins d'alimentation ne proposent que des produits avariés.

La madeleine sèche de Trop-tard jouit d'un certain prestige. Proust souhaitait devenir citoyen de Trop-tard. Hélas, il est mort avant d'avoir pu réaliser ce projet.

Les femmes qui font le Trop-tard ne sont pas des filles de joie. Les pauvres, elles ont manqué le bateau ivre !

Les habitants sont très à cheval sur la tradition. Il est d'une extrême impolitesse d'arriver à l'heure à un rendez-vous.

La précocité est un délit. Les prisons regorgent de génies précoces et d'éjaculateurs précoces.

Les gens n'ont le droit de se marier que s'ils apportent la preuve qu'ils ne s'aiment plus.

L'inscription au baccalauréat n'est permise qu'aux vieillards gâteaux.

On ne travaille pas beaucoup dans ce pays sans avenir où se lever avant dix heures est inconvenant. « Ce n'est pas la peine de se fatiguer, disent les philosophes de Trop-tard, puisque le temps nous joue des mauvais tours. »

Il vaut mieux ne pas tomber malade à Trop-tard. Quand on entre à l'hôpital, on n'en ressort pas vivant. La mort est bien acceptée. Vous n'entendrez personne dire qu'Untel est mort trop tôt.

Certains dogmes religieux s'écartent des enseignements de la Bible. L'Esprit Saint aurait dû féconder Lucy. Mais, à cette époque, il était affairé dans un trou perdu, loin de notre système solaire. Il se grouilla de rappliquer sur Terre. Seulement, comme il ne pouvait pas dépasser la vitesse de la lumière, c'est avec plus de trois millions d'années de retard qu'il rejoignit notre planète. Le hasard le fit tomber à Bethléem où il mit en cloque l'épouse d'un charpentier retenu à Jérusalem à cause d'une charrette cassée. Autre hérésie : les Trop-tardiens croient en l'Au-delà des Grecs : le Tartare.

En lisant ce guide, je songeais : « Moi qui rêvais d'un ailleurs, qui ne savais où aller, qui cherchais de toute mon âme un but, j'ai trouvé Trop-tard. »

2.13 Coups de points

Le Grand Inquisiteur m'a fait le coup du point d'interrogation. Il s'en est servi comme d'un hameçon qu'il a plongé dans mon cerveau. Successivement, il a pêché mon hippocampe, mon poisson-lune et mon poulpe. Depuis, je vis sans mémoire, je suis incapable de rêver, je n'ai plus aucune prise sur les idées.

Ce n'est pas tout. Mon pire ennemi m'a fait subir aussi le coup du point d'exclamation. Il l'a posé sur une arbalète ; il a tiré. Le trait m'est entré par l'oreille gauche et ressorti par la droite. Désormais, je n'entends plus la musique de Beethoven. Mais je peux encore sentir les vibrations du rap et de la techno.

Puis vint le supplice du point-virgule. Mon bourreau me coupa cette queue de cheval qui offensait la dignité humaine. Il paraît qu'à l'heure de la démocratie électronique et de la voiture sans conducteur, ma gueule de cosaque est réactionnaire.

J'attends le coup du point final. Je sais que les robots m'emmèneront dans un camp de concentration. Afin de réduire mon cœur trop gros, trop vif, à un petit point. Dans un monde surpeuplé, point de place pour ce qui n'est point point. La socio-géométrie moderne accomplira la sphère idéale en réunissant des points. Et cette boule perdue ira cogner dans le vide aux portes de l'esprit mort.

2.14 La question

- Vous pouvez répéter la question ?
- Pas question !
- Alors pouvez-vous répéter la réponse ?
- Je ne répondrai qu'en présence de mon avocat.
- Mais qu'est-ce qui vous prend ?
- L'envie me prend de ne répéter que mes erreurs.
- Avant de les répéter, il faut les repérer, puis les repeser.
- Ma première erreur fut de croire que seulement deux possibilités se présentaient : être ou ne pas être.
- Et ce n'est pas le cas ?
- Qui te dit que le cas lui-même ne peut qu'être ou ne pas être ?
- Revenons à vous !
- Parle pour toi ! Moi, je ne me suis jamais quitté. Mais il m'arrive de me perdre. Quand je ne suis que l'ombre de moi-même, je cesse d'être sans pour autant ne plus être.
- Ce qui en vous est, est encore ; ce qui en vous n'est plus, n'est plus.
- Là n'est pas la question !
- Quelle est la question ?
- Je t'ai déjà dit que je ne la répéterai pas !
- Alors poursuivez la liste de vos errances !
- Je suis l'erreur, je ne la poursuis pas.
- D'après moi, vous êtes une erreur de la nature.
- La nature de l'erreur est de salir l'honneur de la nature, de renverser la folie du bon sens.
- Vous écoutez la voix de la déraison.
- Tu parles ! Je n'écoute pas, je parle ! Je suis la voie sans issue. Je suis l'erreur qu'engendre la certitude et qui engendre toutes les possibilités d'avoir tort ou d'avoir raison. Tout ce qui est possible est ou sera. L'univers n'a pas le choix : il doit tout choisir.
- Et l'homme ?
- Il fait son possible pour limiter le champ des possibles. Ça le rassure de cultiver des navets et de promener son troupeau de monstres.
- Votre plus grande erreur n'est-elle pas d'avoir créé la volonté de comprendre ?
- C'est une erreur dont je suis assez fier. Mais ce qui la rend belle, c'est le couple qu'elle forme avec une autre erreur : le sentiment qu'il y a quelque chose à comprendre et que l'esprit s'en rapproche.
- Et ce n'est pas le cas ?
- Si ! c'est le cas... et ce n'est pas le cas... Sinon, ce serait une erreur dont il n'y aurait rien à tirer.

- Vanité des vanités, tout est confusion ! Quelle devise adopter ?
- Fais ce que dois, advienne que pourra !
- Mais si je dois tout faire et si tout peut advenir...
- Fais ce que peux, advienne que devra !
- Mais si je sais trop peu...
- Fais sans te poser de questions !
- Ça y est ! Votre question m'est revenue !
- Oublie-la !

2.15 Avec avec

Avec moi j'emporte toujours ma panoplie d'avec.

Avec les dos, je casse du sucre. Avec les sols, je me casse les pieds. Avec les si, je me casse la tête à multiplier les hypothèses. Avec les idées, je campe sur la réserve. Méfiance ! Tôt ou tard, elles rejoignent toutes la fosse des lieux communs. Avec les mots, je suis prudent. Le cimetière est leur domicile fixe. Pour sortir des mots de leur tombe, il faut avoir une belle danse macabre à leur faire accomplir. Sinon, ça n'en vaut pas la peine. Avec les traits, les formes, les ombres, je dessine. Donc j'apprends à me passer de mots pour penser. J'apprends surtout à regarder. Ça n'a l'air de rien, mais c'est difficile de regarder. Peu de gens savent le faire. Avec les mains, je fouille les poches. Le costume de l'univers en a plein. Beaucoup sont vides, certaines contiennent des bonbons. Avec ma langue, je lèche la Rosée qui scintille sous la lumière du petit matin. La Rosée est le surnom de la femme du boulanger. Avec la mer du nord, je chante. Avec mes qualités, je fixe les canons de l'homme parfait. Avec l'imparfait, j'écris des conneries. Avec des « pater » et des « ave », je gagne le paradis latin. Avec la meilleure volonté du monde, je fous le bordel aux quatre coins de la Voie lactée. No milk today ! Avec le vin, je bois à ma santé. Avec ceux qui sont contre moi, je festoie. Avec tout ce qui manque, je me fais une raison.

– Et avec ça ?

– Non merci, ce sera tout !

3^e partie : Minutes mutines

3.1

Suprême déshonneur : je ne suis pas moderne !
Trop borné pour sentir l'art expérimental,
trop pervers pour comprendre une crotte en métal,
j'ai l'esprit ténébreux d'un homme des cavernes.

« Vieux réac ! » m'écrit-on de Genève et de Berne.
C'est vrai, je n'aime pas le désordre total,
ni le neuf pour le neuf, ni le confort mental.
Que vaut le goût du jour ? Éclairez ma lanterne !

Entre le star-system et Gobi, que choisir ?
Quel snobisme adopter pour meubler mes loisirs ?
Mon genre inactuel me déroute et me pèse.

Si le rap m'horripile, où bâtir ma maison ?
Si je vis sans gadgets, que foutre de mon père ?
Si je sors sans mobile, ai-je encore ma raison ?

3.2

Disons la vérité : la franchise est un vice
hérité de l'orgueil et d'un vilain mépris
pour les hommes sensés dont le paisible esprit
ne veut pas qu'on l'emmène au jardin des sévices.

Quand son but principal est de rendre service
à la communauté, le mensonge a du prix.
L'hypocrisie est l'art de ceux qui ont compris
que l'amour et le reste ont besoin d'artifices.

Il faut être subtil pour distiller du faux
qui donne du plaisir aux gens qui nous sont proches,
sans qu'ils puissent penser qu'une anguille est sous roche.

Il faut avoir du cœur pour taire les défauts
que nous voyons parfois sous les frusques des autres,
d'autant plus clairement qu'ils sont aussi les nôtres.

3.3

Ne la méprisez pas, notre vieille Grammaire !
Elle a su rester jeune et garder sa vertu,
quoi qu'ait dû supporter son corps si bien foutu.
Alors buvez le suc de ses glandes mammaires !

Quand même, elle a du chien, notre chère Grand-mère !
Avec ses « que », ses « dont », ses préfixes pointus,
ses compléments directs, ses tirets impromptus,
elle offre une armature à toutes nos chimères.

Quoi de plus merveilleux que le plus-que-parfait,
ou que l'accord subtil qu'ignorent les préfets ?
Ah ! les cas délicats : ce sont des vocalises.

Il faut régler sa voix pour servir la beauté,
mais n'oubliez jamais cette loi de l'église :
le plaisir le plus grand, c'est de pouvoir fauter.

3.4

Un texte se fabrique avec des lieux communs,
dont certains sont très vieux, plus vieux que l'écriture ;
d'autres sentent le frais, le goût de l'aventure,
mais n'échapperont pas aux railleurs de demain.

Quand on cherche le vrai, le discours sur l'humain
n'est guère original, car malgré la voiture,
l'homme a très peu changé depuis que la nature
l'a séparé du singe et doté de venin.

« On a déjà tout dit », ont déjà dit tant d'ânes
dont j'augmente le nombre – alors, que dieu me damne !
Et puis zut, après tout ! Je pense, donc je suis

les traces des penseurs qui ont passé leur vie
à disséquer l'esprit, de Rome à Cracovie,
pour comprendre un peu mieux le voleur que je suis.

3.5

« Le respect gna-gna-gna... » : c'est un slogan bateau qu'on ressort chaque année à la jeunesse en butte à ses démons courants : abuser du mot « pute », parler fort, salir tout, jouer des biscoteaux.

Sans respect, natürlich, vivre ensemble est plutôt coton, désespérant. Ça fatigue, la lutte ; ça flanque le cafard d'être entouré de brutes ; ça rend poltron, râleur et même un peu marteau.

Bon d'accord, le respect, c'est vraiment nécessaire ! Mais n'allons pas trop loin ! Sauvegardons le droit de ne pas respecter le clérical étroit,

le penseur à la mode ou l'artiste vulgaire.
Les bigots du respect n'ont pas du tout compris qu'il y a du plaisir à montrer du mépris.

3.6

J'exerce avec talent l'art de la promenade.
Mon cœur en est témoin : marcher sans but précis égare ma raison, me rend à la merci d'une merveille offerte à mon regard nomade.

Complice des pinsons et de leurs sérénades,
cousin des campagnards qui vendent leurs soucis,
visiteur amusé d'une église sexy,
je me trouve sympa quand je suis en balade.

Si je sais voir plus loin que le bout de mon nez,
c'est grâce à mes pinceaux qui caressent les routes
et me font découvrir des chemins détournés.

Alors, vous les mondains qui stagnez sous les voûtes,
si mon air trop pensif, trop distant vous dégoûte,
soyez gentil : veuillez m'envoyer promener !

3.7

À l'époque du jerk, dans les cercles branchés,
le bon goût commandait d'avoir l'âme rebelle,
de jeter le dollar au fond d'une poubelle
et d'afficher partout la trombine du Che.

On vénérât alors de féroces bouchers,
comme Pancho Villa et son adjoint fidèle.
La jeunesse en révolte a besoin de modèles,
que les penseurs de gauche ont beaucoup retouchés.

La cause est entendue : on peut hacher des tripes
quand c'est pour libérer un peuple de chics types.
L'idéal justifie un torrent de coups bas.

Êtes-vous de ces gens qui, d'un air désinvolte,
chantent que la révolte est le plus beau combat ?
Alors révoltez-vous contre votre révolte !

3.8

Nos discours sont farcis de mauvais arguments.
En voici quelques uns : celui qui reformule
au lieu de renforcer ; celui qui dissimule
un postulat douteux ; celui qui d'un serment

déduit la vérité ; celui qui d'un fragment
veut faire un grand savoir ; celui qui véhicule
des mots mal définis ; celui qui manipule ;
celui qui tourne en rond ; et tous ceux de maman.

Hors des champs surveillés des sciences les plus dures,
la raison s'ingénie à ne pas rester pure.
La foi, les sentiments, le non-dit, les valeurs

l'entraînent dans un chœur où les voix s'agglomèrent.
Oui, mais si la raison régnait en solitaire,
le langage perdrait son âme et ses couleurs.

3.9

Gérer, bon sang, gérer : c'est le verbe fétiche
des fayots désireux d'être plus performants
et de pouvoir se vendre avec discernement,
tout ça pour empocher beaucoup, beaucoup d'artiche.

On lit dans les journaux qu'il faut être fortiche
pour gérer les défis et les emmerdements.
Par bonheur, il suffit d'un flacon de calmants
pour gérer la pétoche ou les maux de ratiche.

L'important, paraît-il, c'est de communiquer,
de penser positif et de ne pas choquer.
Gérez donc votre vie avec de la méthode ;

gérez votre prochain par-delà tout remords ;
gérez votre bonheur en observant la mode ;
enfin, n'oubliez pas de gérer votre mort !

3.10

Oui, le mal a du bon : chacun de nous le sent.
Les nombreux paradis qu'inventent les poètes
nous inspirent l'ennui, nous paraissent bébêtes,
nous font moins chavirer qu'un banal thé dansant.

Les tableaux des enfers sont beaucoup plus puissants :
la peur nous catapulte au cœur de la tempête ;
la guerre excite en nous les instincts de conquête ;
la souffrance nous brûle et nous rend indécents.

Le sang de la victime abreuve la nature ;
parfois la fertilise ; écrit son aventure,
depuis l'aïeul du ver jusqu'à l'ami Gaston.

Le drame est un moteur de la philosophie,
du roman, du théâtre et de la biographie.
Dans un monde sans maux, de quoi parlerait-on ?

3.11

Arthur, vous m'étonnez ! Dans votre monde hostile,
la souffrance et l'ennui gouvernent tour à tour.
Vous avez emprunté cette idée aux vautours
et votre *Volonté* n'est qu'un effet de style !

Comment ? Que dites-vous ? Que je suis un reptile
et que je vous fais rire avec mon souffle court ?
Vous préférez noyer dans un trop long discours
des thèses de Bouddha et d'autres gens futiles.

Cornes de bouc, Arthur ! le monde est moins mauvais
que votre caractère ! Échangez vos navets
contre du chocolat ! Quittez votre ciel moche

et marchez vers le sud, jusqu'à ces bords de mer
où le temps est si doux que plus rien n'est amer.
La souffrance et l'ennui : peuh ! du théâtre boche !

3.12

Les philosophes grecs, latins, chinois, français
et même anglo-saxons qui ont eu l'indécence
de parler du bonheur méritent la potence.
Que de temps j'ai perdu à lire des essais !

Aujourd'hui le bonheur – durable et sans excès –
est pesé, disséqué jusqu'à la quintessence.
Des savants ont trouvé quels facteurs l'influencent.
Sur ce coup, la psycho se taille un beau succès.

Le bonheur, apprend-on, dépend surtout des gènes ;
puis des activités, des loisirs, des fredaines ;
par contre il dépend peu du fric et du confort.

Saluons ce modèle en dépit de nos doutes !
La recherche nous aide à sortir de nos soutes.
Et le bonheur a l'air si bien sous tous rapports...

3.13

N'est-il pas évident que je suis vaniteux ?
Dépourvu de ce trait, je n'écrirais pas d'hymnes ;
je ne m'astreindra pas à chevaucher la rime ;
je vous épargnerais mes sonnets capiteux.

Vous et moi le savons : c'est grâce aux vaniteux
que les choses se font, que le monde s'anime.
Flattez-moi, cher ami, pour gagner mon estime,
et je vous offrirai des ouvrages coûteux !

Entre gens vaniteux, le commerce est facile :
des compliments choisis favorisent l'idylle ;
des renvois d'ascenseur lui donnent du ciment.

Par contre, il est un peuple à fuir comme la peste :
c'est celui des mutants vertueux, droits, modestes.
Avec eux, pas moyen de causer poliment !

3.14 (ou π)

Descendre dans la rue est un sport populaire
qui se pratique en masse avec des calicots.
Le but est d'émouvoir par cet effet d'écho
qui centuple les voix de la sainte colère.

La manif obéit à des lois séculaires :
elle annonce à grands cris la fin des haricots
et dénonce à l'envi les enfers cloacaux
que les barracudas rendent tentaculaires.

Mais le nombre est si lourd, si facile à mener,
si pressé de combattre au lieu de raisonner
que les fleuves de chair, au final, m'horripilent.

Mon cœur indépendant me souffle d'ignorer
les appels de la foule et me fait préférer
l'homme qui se défile à l'homme qui défile.

3.15

Vous m'énervez, bon sang, chaque fois que vous dites,
sur un ton snobinard, que Trucmuche est profond,
alors qu'il n'est pour moi qu'un sinistre bouffon
qui se rince la gorge avec de l'eau bénite !

C'est quoi la profondeur ? Une emphase hypocrite,
de la graisse d'erreurs qui bouche le siphon,
des jets d'idéalisme à crever le plafond,
un verbe plus obscur que le cul d'un stylite.

Vous cédez à l'attrait de termes frelatés :
amour, conscience, éveil, spiritualité ;
des mots pour les rêveurs shootés à l'eau de rose.

Vous parlez d'énergie à tout bout de champ, mais...
vous n'êtes pas foutu de m'expliquer la chose !
Vos grotesques gourous grugent de faux gourmets.

3.16

À quel âge prend fin l'insolente jeunesse ?
La réponse dépend de l'âge du sondé.
À vingt ans pour un gosse au front déjà ridé ;
à cent pour une actrice au masque de clownesse.

Il est temps, vieux croûton, que tu le reconnaises :
lorsque le poil blanchit, mieux vaut se regarder
comme un sacré veinard qui n'est plus emmerdé
par le besoin pressant de tenir ses promesses.

On imagine à tort qu'un vieillard est souvent
malheureux, nostalgique, éloigné des vivants,
grognon, cruel, maboul – bref qu'il a tout pour plaire !

Apprends que l'euphorie augmente avec les ans !
Hier encor, j'ignorais que vieillir est grisant ;
demain, je m'offrirai des joujoux de grand-père.

3.17

Que répètent les gens ? N'importe quel message,
du proverbe un peu tarte au délire intello.
« Répétez, dit le maître, et sortez vos stylos
pour écrire cent fois les formules d'usage ! »

Répéter, c'est la clef du moindre apprentissage.
Gravez ce lieu commun dans votre ciboulot !
Répéter vous emmerde ? Alors, soyez réglo :
changez tous les matins de slip et de visage !

Rossini se répète, et Queneau, Blake, Escher,
et tant d'autres géants dont les fruits nous sont chers !
Aussi ne pestez pas quand Pépé se répète !

Répéter « répéter », c'est un truc enfantin
pour expliquer la vie à de jeunes crétins.
Répétez nos erreurs et vous prendrez perpète !

3.18

C'est une grande erreur de mépriser l'erreur.
Un mec intelligent débloque à plein régime
plus souvent qu'il ne prouve une thèse où s'exprime
l'évidente clarté du joyeux découvreur.

Si l'erreur vous inspire un sentiment d'horreur,
tenez-vous à l'écart des papes du sublime ;
ne lisez pas d'essais ni de carnets intimes ;
faites des pieds de nez aux brillants discoureurs.

Se gourer, ça s'apprend dans toutes les écoles.
Jusqu'où n'irait-on pas pour que l'esprit décolle,
sans être retenu par la réalité ?

Quand nous interrogeons notre âme à la dérive
dans le jardin baroque où l'homme se cultive,
le besoin d'absolu nous aide à nous planter.

4^e partie : Petites plaisanteries

4.1

À l'hôtel de la Paix, la paix se fait la malle.
On est dans de beaux draps ! Dormir ? Faut pas rêver !
Pendant toute la nuit, c'est la messe infernale.
La musique et les cris ne cessent qu'au lever.

À l'hôtel de la Paix, le resto fait la guerre
aux organes du goût ; la terrine du chef
vous menace de mort ; la sauce est délétère
et le poisson pané date de Saint-Joseph.

À l'hôtel de la Paix, le personnel vous flingue
à la moindre demande – à bas les rouspéteurs !
Les tuyaux sont bouchés, les meubles se déginguent,
la douche est toujours froide et le frigo se meurt.

À l'hôtel de la Paix, les prix vous assassinent.
Pas de chambre en dessous de mille euros la nuit.
Normal, ça coûte cher de tromper la routine.
Vous venez à l'hôtel pour chercher des ennuis !

4.2

Au Lobby Bar du Club des trois chameaux,
on boit sans soif des cocktails improbables.
Les moins douteux contiennent des grumeaux,
du lait solaire et quelques grains de sable.

Tous les serveurs vous disent : « Mon ami ! »
Que vous faut-il ? Des loukoums ? Des gazelles ?
Demandez-leur ! Ici tout est permis.
L'islam est doux quand les dinars ruissellent.

On vient au bar pour diverses raisons :
fumer la pipe ; exhiber ses varices ;
lire un canard ; battre au pok' un oison ;
rencontrer Dieu, le convertir au vice.

Au Lobby Bar, on attend son destin
qui lentement s'écoule entre deux verres.
John Silver dit : « Mon âme est un butin.
Et yohoho ! du Rhum et du Madère ! »

4.3

Au théâtre ce soir, tout le monde improvise.
La divine Adrienne exprime le mépris ;
en voyant sa mimique, Omer se lâche : il rit ;
Paul, égal à lui-même, incarne la bêtise.

Dieu ! le metteur en scène est au bord de la crise :
« Bougres de cornichons ! Vous n'avez rien com-pris !
Faites chanter les mots, donnez-leur de l'esprit !
Allumez vos regards, éveillez la surprise ! »

Et l'auteur intervient : « Vous massacrez mes vers !
Vous transformez mon texte en délire pervers !
Vous faites de mon drame une farce pas drôle ! »

On reprend la répétition. Adrienne se plaint ;
Omer laisse éclater son rire chevalin ;
et Paul, évidemment, ne connaît pas son rôle.

4.4

Hélas, ma dame fume et ruine ma santé !
Ça me coûte un paquet d'entretenir son vice.
Mais je suis généreux, j'aime rendre service...
aux marchands de tabac qui savent la tenter.

Moins cher que *Shalimar* et bien plus réputé,
le parfum de ma belle excite mes vibrisses,
les couvre de goudron, les chauffe et les épice,
de sorte que ma morve a la couleur du thé.

Quand je suis en voiture à côté de ma biche,
aussitôt qu'elle allume une longue cibiche,
le moteur tousse à fond, mais pas autant que moi !

Malgré son doux regard, ma Gauloise est têtue.
Je la passe à tabac, je lui dis « fumer tue »,
mais contre le mégot, je ne fais pas le poids.

4.5

Madame, osez ! N'ayez pas peur
d'être sincère en ma présence.
La pureté de votre cœur
est, de toutes vos élégances,
la plus honorable vertu.
Qui regarde votre visage
sait que vous avez revêtu
la douce lueur du courage.
Rien ne vous est plus étranger
que la sottise du vulgaire.
Aux sempiternels préjugés,
vous préférez l'art du mystère.
Dans l'innocence de vos yeux,
le noble se marie au tendre,
le digne épouse le joyeux.
Madame, ôtez sans plus attendre
votre manteau couleur de vin,
et, de votre voix délicate,
chantonnez-moi ces mots divins :
« Cher Pascal, bouffez-moi la chatte ! »

4.6

C'est un Noir qui fout la pétoche.
Il a tout du Neandertal.
Une montagne de bidoche...
Des dents à croquer du métal...

Il a fait dix-huit mois de tôle
pour avoir dealé de l'héro.
Il pompait déjà de la gnôle
à l'âge où l'on boit du sirop.

C'est une brute sanguinaire
qui terrorise les mousmés.
Il peut battre à mort un grand-père
pour le plaisir de s'exprimer.

Vulgaire, inculte, affreux, barbare,
il gagne des millions d'euros ;
il va de victoire en victoire ;
il est fêté comme un héros.

Rosette sur costard cradingue :
quel exemple pour les morveux !
Les lolitas lui font du gringue.
Depuis qu'il rappe, il est un dieu.

4.7

En moi vivent un fort et un faible.
Le faible a un faible pour le fort.
Le fort a fort à faire avec le faible.
Le bonheur n'est pas le fort du faible.
Le fort voudrait triompher du faible.
Mais c'est le faible qui est le plus fort.

5^e partie : Avec désinvolture

5.1

Cher Monsieur Mallarmé, vous dites que les vers
se font avec des mots, pas avec des idées.
Est-ce une galéjade ou l'aveu d'un pervers ?
La langue porte loin quand elle est bien guidée.
Le bla-bla-bla, l'obscur, le précieux : quels poisons !
La musique des mots, j'entends son importance.
Mais faut pas déconner ! À trop fuir la raison,
le poète s'oublie et gâche le silence.

5.2

Le puissant nombre douze excelle à me guider
vers le pôle d'un style aujourd'hui démodé.
Alexandrin, mon mètre, accueille ma parole,
n'accepte pas de moi que j'œuvre sans boussole !
Est-il art sans repère, est-il carte sans nord ?
Souvent la prosodie a déjoué la mort.
Qu'on ranime le feu ! Qu'on fasse du poème
un volcan boréal, une aurore, un emblème !
Caches-y, mon enfant, les trésors de ton cœur :
sottises, péchés, gags, coups d'éclat, jeux moqueurs !

[*En ne retenant que le premier mot de chaque vers, vous obtenez une phrase de Stendhal : « Le vers alexandrin n'est souvent qu'un cache-sottises ».*]

5.3

Majeur à dix-huit ans ? Quelle imbécillité !
Comme il peut espérer vivre encore à cent berges,
le singe babillard ferait bien de rester
marmot jusqu'à trente ans. N'en déplaise aux faux derges,
aux prêcheurs démagos, dix-huit ans, de nos jours,
c'est un âge où le crâne est bourré de sottises.
Quel crime de permettre à des gosses balourds
de conduire une auto, de partir à Venise,
d'exprimer leur avis, de voter pour Untel !
Dix-huit ans ! À cet âge, on n'est bon qu'à deux choses :
s'abrutir de musique et draguer l'irréel !
Éduquons ces bêtas en leur bottant le proze !

5.4

Avec la faim, le sexe et la gloire,
elle est un des principaux moteurs
de la culture au long de l'histoire.
Sans elle, on aurait moins de menteurs
et le verbe en perdrait ses bagages.
Sans elle, on ne rirait pas souvent.
Elle est la Muse au profond corsage
qui inspire les pseudos savants,
les élus, les mandarins, les prêtres,
les artistes qui sentent l'engrais,
tous ceux qui se grisent de paraître.
Par malheur, à cause du progrès,
sa noble influence est compromise.
Voilà pourquoi je forme illico
le projet d'inscrire la bêtise
au patrimoine de l'Unesco.

5.5

Trop malpolis pour être un jour honnêtes,
plus turbulents que des fêtards pétés,
fermés à tout ce qui nous rend moins bêtes,
aussi menteurs que de vieux députés,

fiers d'ignorer le voc et la grammaire,
peu désireux de muscler leur cerveau,
fort satisfaits de gueuler « niqu' ta mère ! »,
ravis d'avoir des goûts de bas niveau,

très honorés du titre d' « incapable »,
fins connaisseurs du verbe « chamailler »,
ils sont divins, les ados adorables
avec lesquels un prof doit travailler.

5.6

J'aime les flics
de caractère,
qui font la guerre
à ces loustics

dont les trafics,
les jeux primaires,
les cris vulgaires
et la music

rendent ma ville
moche et débile
– à se buter !

Vivent les cognes
dont la besogne
sert la santé !

5.7

Bienheureux le jeune garçon
qui se livre à des jeux fascistes !
Honneur à qui trace une piste !
Au feu les donneurs de leçons !

Vivent la forêt, la rivière,
la montagne et la clef des champs !
La nature offre à Petit Jean
plus d'un paradis pour la guerre.

Patriote de cœur, héros
par débordement d'énergie,
l'enfant mâle use de magie
pour vaincre sa peur du taureau.

Le gamin vit en mousquetaire.
Ah ! l'aventure et les amis...
Le reste est business de fourmis,
bla-bla-bla de parlementaires !

Devenir adulte, c'est quoi ?
Brider ses instincts de grizzli
pour agir en poltron poli.
Non merci ! Gloire aux Iroquois !

5.8

Résignez-vous ! Rangez-vous des voitures !
Il est fini le temps des conquérants,
des hussards bleus que la désinvolture
et la santé faisaient sortir du rang.
Changez de style, oubliez l'aventure !
Seul un crétin nage à contre-courant.
Positivez ! L'heure est à l'ouverture.
Ne passez pas pour un pauvre ignorant
qui méconnaît l'éventail des cultures !
Célébrez tout ce qui est différent !
De quoi ? De vous, de votre architecture.
Jouez le jeu ! montrez-vous tolérant !
Respectez l'autre au nom des écritures !
Les droits de l'homme ont le verbe éclairant.
Fraternité ! Chez nous, pas de clôtures !
Que de l'amour qui s'épanche à torrents !
Égalité ! Corrigeons la nature !
Que tout le monde enfin soit jugé grand !
Et liberté ? Oui-da ! mais sans rupture !
Résignez-vous, mousquetaire encombrant !
L'homme actuel veut de la confiture.
Empiffrez-vous de bonheur apparent,
suivez la mode et donnez sépulture
à vos fleurets qui font peur aux Durand !

5.9

J'ai souffert mille morts pour être un vieux ronchon.
J'ai dû me révolter contre la gentillesse
qui faisait de me pomme un fameux cornichon.

Je me suis efforcé de vaincre ma faiblesse
en aiguisant mon style avec de l'humour noir.
Et maintenant je sais trouver les mots qui blessent.

Je dis que le bonheur et son cousin l'espoir
sont les rêves malsains d'un peuple de limaces
qui se gorgent de pluie et s'en vont au pressoir.

Je dis que le progrès fait transpirer les masses,
prospérer le plastoc, le vulgaire et l'affreux.
En spectacle, demain : dix milliards de grimaces.

Je dis que le respect ne vaut que pour les preux.
L'égalité ? Mon cul ! Moi, le spadassin, j'aime
étriper la racaille et les intellos creux.

Je dis qu'une souris pose un foutu problème
quand elle est féministe à perdre la raison.
T'énerve pas, ma poule, et passe-moi la crème !

Je dis que les moutards sont de vilains poisons.
Et les ados : pareil ! Le bordel, le tapage :
voilà tout leur talent ! Qu'on les colle en prison !

Je dis que la sagesse a perdu son plumage.
Les droits de l'homme ou rien ! Aucun autre dis-cours
ne sera toléré. Fais gaffe aux dérapages !

Je dis que la bêtise est l'ultime recours
contre le conformisme et la fausse importance.
Par malheur, aujourd'hui, la bêtise concourt...

C'est bon de ronchonner, meilleur que la bec-tance !
Ça dope le moral, ça dérouille l'esprit.
Ronchonner, c'est pour moi le sel de l'existence
et j'emmerde les glands qui ne l'ont pas compris !

6^e partie : La sérénité comme horizon ?

6.1

Dis-moi, douce Agatha, la philosophie,
est-ce la science et l'art de poser des yeux
de gosse intelligent sur le merveilleux
que l'Ange fait sentir à qui boit la vie ?

Est-ce un état d'esprit qui nous fortifie
en donnant latitude à des mots joyeux
de s'agrèger pour dire un monde orgueilleux
que réclame parfois l'âme inassouvie ?

Est-ce un feuillu balèze où l'on peut cueillir
tous les fruits que le cœur, la raison, le ventre
appellent de leurs vœux pour ne pas mourir ?

Est-ce une chair ouverte où le soleil entre ?
Est-ce une main qui danse au bal des flambeaux ?
Est-ce un élan d'amour vers ce qui est beau ?

6.2

Voici mes vœux pour la nouvelle année.
Que la beauté te prenne par la main,
t'offre le miel de sa peau satinée !
Que le savoir déroule un parchemin
qui te peindra les nuances de l'âme
et les motifs venus de la raison,
cette indigente au florissant programme !
Que la vigueur t'épargne les poisons
qui font pâlir à l'ombre du mal-être !
Que le désir se lise dans tes yeux,
te rende orfèvre et t'ouvre des fenêtres !
Que le talent te pousse au merveilleux,
dont les habits se tissent dans les mythes !
Qu'un trait d'humour lancé par ton esprit
vole au-dessus des murs qui nous limitent !
Que dans tes jeux le rêve soit écrit,
le verbe enlace un galet sur la plage,
le geste invite une étoile à danser !
Que le sourire anime ton visage
et la tendresse arrose tes pensers !
Que les amis soient les sommets d'un graphe,
dont chaque arête a sa propre couleur !
Que la nature appose son paraphe
à ce contrat qui te relie aux fleurs !
Et quand le poids d'une longue souffrance
te fait glisser jusqu'au bord du tombeau,
que l'Ange t'aide à trouver la puissance
de prodiguer le doux, le gai, le beau !

6.3

Je veux te regarder, Méduse,
amarrer mon âme à tes yeux.
Ne crains pas de moi quelque ruse !
Vers toi je viens le cœur joyeux.

Gloire aux serpents qui sur ton crâne
s'agitent pour glacer d'effroi
la Phalange de Macédoine
et les flamboyants fils de Rois !

Je saurai charmer les vipères
en leur apprenant la cordax
et j'apaiserai ta colère
en te couvrant d'opopanax.

À ton ventre je boirai l'hymne,
dont la démesure naîtra
de mon baiser le plus intime,
en plein soleil sur l'Agora.

Je connais tes secrets, Gorgone.
Laideur et beauté, vie et mort.
De toi les opposés rayonnent.
Ô miroir où je lis mon sort !

Tu es l'Autre en qui je me crée,
moi, cet animal monstrueux
qui rêve de l'Hyperborée
où les Nains sont majestueux.

Je plonge dans tes yeux, Méduse,
ivre de voir un fond de vrai.
Maintenant, si cela t'amuse,
fais de ma chair un bloc de grès !

6.4

Quels destins l'être de goût
veut coudre à ses épaulettes ?
Saint, mousquetaire ou poète !
Rien d'autre ne vaut le coup.

Est saint le démon qui donne
l'amour et la profondeur ;
qui éveille à la splendeur
l'âme où le désir bourgeonne.

Est mousquetaire l'esprit
qu'animent le sens du geste
et la bonne humeur céleste.
Il défie, estoque et rit.

Est poète qui s'amuse
à tisser quelques drapeaux
en travaillant du chapeau
devant la raison confuse.

Ai-je en moi de ces trois-là ?
Oui, mon cœur en exercice
aux abords des précipices
leur laisse donner le la.

6.5

À quoi bon s'engager
quand les foules s'agitent
et qu'on voit s'encager
les fauves qui militent ?
Mes frères bonobos
éclairent ma lanterne ;
les citoyens bobos,
ces hommes des casernes,
ne sont pas lumineux.
Dans sa beauté sauvage
aux cris vertigineux,
le monde m'encourage

à l'aimer tel qu'il est.
Rien n'a grande importance
pour qui les feux follets,
les sources de jouvence,
la Lune et les forêts
font oublier l'ordure,
les pièges du progrès,
l'aveuglement qui dure.
Je m'occupe de moi
et de tous ceux que j'aime.
Je me fous des Chinois
et des vastes problèmes.

6.6

Ne plus lire la presse ;
éteindre la télé ;
perdre un peu de vitesse
pour mieux se retrouver ;
ne pas suivre les modes ;
se tenir à l'écart
des sommités qui brodent
sur les progrès de l'art ;
ne pas jouer le rôle
qu'un pays veut dicter,
être plutôt le drôle
qui regimbe à voter ;
se foutre de la guerre,
des intellectuels,
des spectacles vulgaires,
du grand vide actuel ;
refuser la révolte
sans être résigné ;
agir en désinvolte
et ne jamais signer

ces colères pauvrettes
que sont les pétitions ;
s'éloigner des prophètes
et de leurs séductions ;
relire les classiques
pour boire le nectar
que le monde amnésique
ne sert dans aucun bar ;
se posséder soi-même
en se voyant plusieurs ;
butiner les systèmes,
grisé par les couleurs ;
s'occuper de ses proches,
leur donner de l'amour,
leur mettre dans les poches
beauté, savoir, humour ;
compléter ce programme,
où le conte à rebours
présente l'oriflamme
de l'éternel retour.

6.7

Émérites penseurs de France,
ne jouez pas les indignés,
car l'ivresse de condamner
empoisonne l'intelligence.

Allons, ne soyez pas têtus !
L'hôtel du savoir se dégingue,
si vous dégainez votre flingue
pour exhiber votre vertu.

À pratiquer l'étiquetage
manichéen et le procès
d'intention, les soldats français
perdront le sens de l'éclairage.

Par-delà le bien et le mal :
c'est ainsi que je me situe
pour mener d'un pas de tortue
l'examen d'un propos brutal.

Si maintes âmes pudibondes
n'acceptent que des mots choisis,
je hume les auteurs moisis,
leurs tirades nauséabondes.

Moi, l'avocat de Lucifer,
je défends celui qui provoque,
je plonge la phrase qui choque
dans une grappe d'univers.

Je prends le pari de connaître.
À l'erreur, je peux me cogner.
Mais je vois bien que l'indigné
n'ouvre pas assez de fenêtres.

6.8

Qui décide en moi ?
Qui prend le contrôle ?
Héros du tournoi,
jouez votre rôle !

L'instinct sort du bois
pour croquer la vie.
Il me dit, courtois :
« Ta gueule est servie ! »

Le désir induit
ce courant qui brûle
au fond de la nuit...
et la chair ulule.

La passion repeint
le monde en cinabre.
Voyez le pantin
secouer le sabre !

La raison défend
sa cour de chimères.
Un coup d'olifant
ligue les commères.

De ces entités,
quelle autre est la dupe ?
Pouvons-nous scruter
un moi sous leurs jupes ?

Un moi qui serait
le Seigneur de l'âme ?
La maison d'arrêt
le veut, le réclame !

Je demande à Thor
si l'arbitre est libre.
Un marteau du nord
me déséquilibre...

Tout est si confus !
En moi, l'anarchie
déchaîne un raffut.
Tant de mots creux chient...

Je ne vous hais point,
vous les moi multiples,
malgré l'embonpoint
qui vous rend pénibles.

Vous êtes fondus.
Qui se croit lucide
finira perdu.
Un magma décide.

6.9

Avec ce foutu mot de « bonheur »,
arrêtez de nous casser les couilles !
Être heureux...? Ce phantasme de nouilles
engrosse de fric les bidonneurs.

Prête l'oreille au sens de l'honneur.
Ce parfum qui mène les patrouilles
saura mieux te farcir la citrouille
que le sirop des empoisonneurs.

Rendre notre vie intéressante,
l'œil ouvert à tout, l'arme à la main,
le cœur léger, l'urine insolente,

voilà noble sujet d'examen !
Plutôt que le bonheur hygiénique...
– beauté – savoir – humour – et tunique !